REGISTRATO

THÉATRE FRANÇAIS

OU BIEN COLLECTION

DE

Drames, Comédiës,
Veudevilles & Tragédies

Prix 2 Francs

PARIS
MICHEL LÉVY, Frères
Libraires-Editeurs

Digitized by Google

LES

PLANTES PARASITES

OU

LA VIE EN FAMILLE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 7 mai 1862.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

Digitized by Google

60349

LES

PLANTES PARASITES

OU

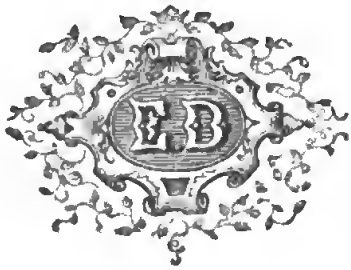
LA VIE EN FAMILLE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

M. ARTHUR DE BEAUPLAN

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III-170 NAPOLI



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 13 et 17, galerie d'Orléans

Tous droits réservés

1862

Digitized by Google

DISTRIBUTION

RENÉ.....	MM.	F. FEBVRE.
VICTOR SAVARD, ami d'enfance de René.		COLSON.
DESFUGERAIS, parrain de René.....		CHAUMONT.
LUCILE, femme de René.....	Mlles	JULIETTE BEAU
MARIE, leur fille, 10 ans.....		CAMILLE.
ANNA, femme de Victor.....		BIANCA
MADAME VEUVE DUPARC, mère de Thérèse et d'Anna, tante de Lucile.....	Mme	LAMBQUIN.
THÉRÈSE.....	Mlles	FARGUEIL.
MADAME CHAMBRY.....		FRANCINE CELLIER
UN DOMESTIQUE.....	M.	RIQUIER.

La scène se passe à Paris, chez René.

Digitized by Google

A MONSIEUR & MADAME

CHARLES PETIET

Digitized by Google

Digitized by Google

Parmi les critiques qui ont été adressées à l'auteur de cet ouvrage, il en est une contre laquelle il demande la permission de protester. On lui a reproché d'avoir *emprunté* ses meilleures situations au beau drame de M. Amédée Rolland, *les Vacances du Docteur*.

Une similitude assez grande existe en effet entre les deux pièces dont il s'agit et l'auteur s'en préoccupa vivement à l'époque de la première représentation des *Vacances du Docteur*, un des plus légitimes succès du théâtre de l'Odéon, auquel il avait le plaisir d'assister.

Le lendemain donc, il envoyait son manuscrit à M. Amédée Rolland, en le priant de vouloir bien constater que, s'il y avait ressemblance, cette ressemblance était le résultat d'une rencontre et non celui d'un déloyal plagiat.

Une lettre de M. Amédée Rolland vint immédiatement calmer les craintes de l'auteur, qui ne croit aujourd'hui

Digitized by Google

pouvoir mieux se défendre qu'en publiant cette lettre, où des points discrets remplaceront quelques passages beaucoup trop bienveillants :

Monsieur et cher confrère,

. . . . . .

Il n'est que trop vrai, certaines scènes, certains détails » et le sujet en lui-même, ont une parenté avec *les* » *Vacances du Docteur*. . . . . .

» Toutefois il me semble que vous vous alarmez un » peu trop et que, sur un théâtre de genre, les ressem- » blances qui existent entre nos deux pièces pourraient » sinon s'effacer complétement, du moins s'atténuer » assez pour que nul ne songeât à rappeler mon œuvre à » propos de la vôtre. . . . . .

» Ne pensez-vous pas que ce sujet est éternel, comme » la passion et la vérité, et que sur ce thème, cent artis- » tes pourront broder un canevas habile et intéressant!...

» Quant à l'accusation que vous redoutez..... si, contre » toute attente, pareille allégation avait lieu, je n'ai pas » besoin de vous répéter que mon témoignage vous est » acquis. . . . . .

» Votre tout dévoué et affectionné,

» Amédée Rolland. »

Cela dit, l'auteur s'empresse de quitter la plume, tout effrayé qu'il est d'avoir presque commis une préface !

LES

PLANTES PARASITES

ACTE PREMIER

Un salon très-simplement meublé. Porte au fond; fenêtre à gauche, donnant sur un jardin, et cheminée à droite, dans les pans coupés. — Porte à droite et à gauche. Canapé à gauche avec deux grands cartons à dessins. Table à droite; un petit secrétaire, du même côté, appliqué au mur, et en avant de la porte.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, assise à droite, près de la table, MARIE, debout à côté d'elle.

MARIE, achevant de réciter une leçon.

« C'est ainsi, qu'après deux siècles d'esclavage, s'opéra » l'entière délivrance du peuple de Dieu. »

THÉRÈSE, un livre ouvert à la main.

Est-ce tout, mon enfant?

MARIE.

Oui, ma tante.

THÉRÈSE, l'embrassant.

Va, chère enfant, tu seras la plus belle et la mieux instruite de toutes tes compagnes.

Digitized by Google

MARIE.

Oh! si mère t'entendait, elle te gronderait de me flatter ainsi.

THÉRÈSE.

Il faut savoir entendre la vérité, mademoiselle.

MARIE.

Comme tu me gâtes!

THÉRÈSE, l'embrassant de nouveau.

Pauvre chère enfant... Comme tu ressembles à ton père!... (Elle lui rend son livre; à elle-même.) Et que je t'aime pour cela!

MARIE, passant derrière Thérèse et posant son livre sur la table.

Bonne petite tante!

THÉRÈSE. *

Oh! oui... je te conseille de te vanter... une tante maîtresse de musique... une tante sans héritage... la belle affaire! (Elle prend son ouvrage.)

MARIE.

Oh! la vilaine!... je le dirai à père, qui te grondera...

SCÈNE II

RENÉ, THÉRÈSE, MARIE.

RENÉ, entrant très-gaiement par la gauche.

Bonne nouvelle, cousine Thérèse... bonne nouvelle, mon enfant! il arrive.

MARIE. **

Qui donc, petit père?

* Thérèse, Marie.

** René, Marie, Thérèse.

RENÉ.

Victor !

MARIE.

Mon oncle ?

THÉRÈSE.

Bientôt ?

RENÉ.

Tout à l'heure... Le pauvre professeur de quatrième quitte son affreux collége pour huit grands jours... les vacances de Pâques !... Ah ! j'avais besoin de ça... j'étais d'un bête ce matin... impossible de me mettre à mon chevalet.

THÉRÈSE, à elle-même.

Pauvre garçon ! (Haut.) Lucile est prévenue ? (Marie aide Thérèse à démêler un écheveau de fil.)

RENÉ.

Toute la maison sait la nouvelle : Lucile, la femme de tête, la femme essentielle, organise les logements : le parrain Desfugerais, que ma joie a réveillé un quart d'heure trop tôt, promène sa mauvaise humeur égoïste de la plaine au vallon ; enfin, votre pauvre mère effarée, inquiète comme une poule qui a égaré ses poussins, met son chapeau des jours de fête, cherche son sac éternellement égaré et se dispose à aller au-devant de sa fille et de son gendre, avec une recrudescence de sentiment et une surabandance d'innocents solécismes ! (Il s'assied sur le canapé et cherche un dessin dans les portefeuilles qui s'y trouvent.)

MARIE, riant.

Oh ! pauvre Tata ! (René la prend sur ses genoux.)

SCÈNE III

RENÉ, MARIE, LUCILE, THÉRÈSE.

LUCILE, entrant par la gauche, très-froidement, mais avec beaucoup de douceur, à Marie.

Eh bien, mon enfant, je te trouve là... inoccupée... à rire...

THÉRÈSE, à part, travaillant.

Madame la supérieure!

LUCILE.

Quand il nous arrive trois personnes...

THÉRÈSE, à René.

Trois personnes?

RENÉ.

C'est juste... j'oubliais!... la petite madame Chambry, leur pensionnaire, est du voyage...

THÉRÈSE.

Ah!

MARIE.

Athénaïs? oh! tant mieux!

RENÉ.

Je suis curieux de la revoir veuve... et consolée.

THÉRÈSE.

Déjà!

RENÉ.

Ah! franchement... son mari.

Digitized by Google

LUCILE.

Vous êtes d'une indulgence!

RENÉ.

C'est que je n'oublie pas que j'ai vu Athénaïs enfant... et si drôle... un vrai lutin.

LUCILE, contrariée à cause de la présence de Marie.

Ah! vraiment?

RENÉ.

Un démon!... Victor et moi nous étions toujours chez son père... il y avait là un de ces grands vieux jardins du marais... avec de vrais arbres... des tilleuls et des marronniers centenaires pleins d'oiseaux babillards... dont les chansons n'étaient interrompues que par nos éclats de rire et nos joies de quinze ans... Ah! le bon temps.

LUCILE.

Oui, oui...

RENÉ, se levant et retenant toujours Marie près de lui.

Un jour, cette petite espiègle d'Athénaïs...

LUCILE, l'interrompant.

Pardon, mon ami.. je vous interromps... mais il me semble que notre chère Marie a négligé ce matin d'aller souhaiter le bonjour au parrain Desfugerais.

RENÉ.

Oh! pour une fois...

LUCILE.

Le pauvre homme... il est vieux... il est seul...

THÉRÈSE, à part, avec ironie.

Il est riche!

LUCILE.

Et il s'attriste quand on l'oublie... Va, mon enfant, va.

MARIE.

Oui, maman, tout de suite. (Elle part en courant.)

Digitized by Google

LUCILE, avec bonté.

Ne cours pas, Marie.

MARIE, s'arrêtant.

Non, maman. (Elle sort par le fond.)

THÉRÈSE, à part, regardant sortir Marie.

Chère enfant ! (Marie envoie un baiser à Thérèse en sortant.)

SCÈNE IV

RENÉ, LUCILE, THÉRÈSE.

LUCILE.

Ah ! vraiment, René, vous n'êtes pas raisonnable... devant ma fille...

THÉRÈSE, à part.

Ma fille !

RENÉ, sur le ton de la plaisanterie.

Que voulez-vous, ma chère, c'est que vous n'avez pas encore jeté assez de cendre sur ma jeunesse, sur mon enthousiasme... et par moment, je me rallume... Mon cœur bat à l'idée que je vais serrer la main d'un ami, à l'idée que je vais revoir une jeune femme qui a partagé les joies de mon enfance... et dans mes expansions trop vives... je traite mon enfant comme je voudrais traiter ma femme... en camarade... j'ai tort... je le vois bien... (Lui serrant les mains.) Allons, allons, encore un peu de cendre ! (Il se remet à feuilleter ses dessins.)

LUCILE.

Ah ! vous êtes sévère, mon ami. (A Thérèse.) Et toi, ma bonne cousine, je crois que tu fais travailler Marie, qu'elle

récite ses leçons de la conférence et je la retrouve jouant et riant sur les genoux de son père!

THÉRÈSE, à part.

En effet... C'est monstrueux !

LUCILE, à Thérèse. *

Tu ne sors pas ce matin, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Non... (Serrant son ouvrage.) Est-ce que je te gêne ?

LUCILE.

Nullement... Je croyais que tu donnais une leçon aujourd'hui.

THÉRÈSE.

Ah ! c'est que je ne t'ai pas dit... J'ai perdu mon unique élève... Elle a trouvé un professeur moins cher que moi, une jeune fille qui a un vrai talent et qui ne prend qu'un franc par cachet. (Elle se lève.) Quelle carrière !

RENÉ, venant à elle et lui serrant la main.

Enfin... voyons... vous êtes avec nous.

THÉRÈSE.

C'est vrai...

LUCILE.

Cela me fait penser que j'ai négligé de te donner ton mois, cousine Thérèse... tiens. (Elle lui remet un petit rouleau d'argent, qu'elle prend dans le meuble à droite.)

THÉRÈSE, avec amertume.

Merci.

* René, Thérèse, Lucile.

SCÈNE V

RENÉ, THÉRÈSE, LUCILE, MADAME DUPARC, DESFUGERAIS.

DESFUGERAIS, au fond faisant passer avant lui madame Duparc.

Passez donc, madame Duparc... Vous me tenez là dans un courant d'air.

MADAME DUPARC, entrant.

Pardon, monsieur Desfugerais, excusez... C'est mon châle que je cherche... et vous comprenez l'anxiété d'une pauvre mère qui va embrasser sa fille.

LUCILE, à Desfugerais.

Comment avez-vous dormi, parrain ?

DESFUGERAIS.

Mal ! j'ai été réveillé en sursaut à neuf heures du matin... Je n'ai pas refermé l'œil... on a vraiment bien peu d'égards pour mon sommeil.

LUCILE, le faisant asseoir près de la table.

Dorénavant, je veillerai à ce que ...

DESFUGERAIS.

Oh ! mais non... mais non... Si je suis une gêne... un ennui... j'ai ma petite propriété à Nice, vous savez...

LUCILE.

Oh ! parrain !

RENÉ, assis, à part.

Vieux sournois !

MADAME DUPARC, cherchant.

Où diable est-il ? (Elle interroge Réné.)

Digitized by Google

DESFUGERAIS, très-galamment à Thérèse.

Bonjour, ma belle ennemie. (Il lui baise la main.)

THÉRÈSE.

Moi?... Pourquoi donc ?

MADAME DUPARC, bas à Thérèse.

Tu as bien tort d'être comme ça avec lui.

RENÉ, trouvant le châle de madame Duparc sous ses cartons.)

Mais le voilà !... (Le déployant) Il est pourtant visible... un soleil couchant !

MADAME DUPARC, le lui prenant.

Moquez-vous !... un châle de l'Inde du temps de ma splendeur. (A Thérèse.) Un cadeau de feu ton pauvre père... Oh ! j'y tiens !... J'ai voulu le changer... croiriez-vous qu'on a eu le front de m'en offrir quinze francs !

THÉRÈSE, l'aidant à mettre son châle et la pressant d'en finir.

Bien, maman, va. . va...

LUCILE.

Sortez-vous, parrain ?

DESFUGERAIS.

J'ai envie d'aller jusqu'au bureau de bienfaisance... il y a comité... j'emmènerai Cora... cette pauvre bête... ça nous distraira. (Il se lève et remonte avec Lucile.)

THÉRÈSE, à sa mère. *

Que cherches-tu encore ?

MADAME DUPARC.

Mon sac... j'y ai mes papiers pour le bureau de tabac que je postule, comme veuve d'officier, l'acte de décès de ton pauvre père... son brevet de chevalier... ses blessures... ses campagnes et tout... parce que si je peux courir jusqu'au ministère...

* René, madame Duparc, Thérèse, Desfugerais, Lucile.

DESFUGERAIS.

Qu'est-ce que dit le baromètre? (Il consulte avec Lucile le baromètre accroché à droite de la porte du fond.)

RENÉ, assis à gauche.

Comment, on n'a pas encore cassé cet affreux outil-là, en l'époussetant?

MADAME DUPARC, continuant ses recherches sur la table à droite.

Je l'ai pourtant laissé ici, je *m'en* rappelle.

RENÉ, la reprenant.

Je me le rappelle, Tata.

MADAME DUPARC. *

Hein?

THÉRÈSE, à droite de la table, à demi-voix.

Je me le rappelle.

MADAME DUPARC.

Je sais... je sais...

THÉRÈSE.

Eh bien, alors?..

MADAME DUPARC.

Bah!... c'est plus tôt fait.

RENÉ.

Tenez-vous bien, Tata!... voilà votre gendre, Victor, qui arrive... et il ne vous en passe pas une lui... il est féroce!

* René. — Desfugerais et Lucile au fond. — Madame Duparc, Thérèse.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE, VICTOR, ANNA, puis MADAME CHAMBRY.

MARIE, accourant par le fond et passant entre Desfugerais et Lucile.

Les voilà !

DESFUGERAIS, effrayé.

Hein?... (A Marie avec aigreur.) Ah! vraiment, ma chère petite... (Il descend à droite.)

LUCILE, d'un ton de reproche.

Marie !... demande donc pardon à ton parrain.

MADAME DUPARC, embrassant Anna.

Ma fille !

VICTOR, tendant la main aux uns et aux autres.

S'embrasse-t-on ?

ANNA.*

On s'embrasse !

DESFUGERAIS, à lui-même.

C'est la cour des diligences à l'heure des arrivées... on ne voit que des sacs de nuit et des gens qui s'embrassent... Si j'avais prévu ça...

MADAME CHAMBRY, arrivant en retard tout ahurie.

Eh bien !... où êtes-vous? Ils vont... ils vont... Bonjour, René... Chère madame...

* René, Marie, Lucile, Victor, Thérèse, Anna, madame Duparc, Desfugerais.

DESFUGERAIS, à madame Duparc. *

Elle est bien jolie cette petite dame !

MADAME DUPARC.

Vous trouvez ?... j'aime mieux Thérèse.

VICTOR.

Et cette belle-sœur, où donc se cache-t-elle ? (Anna l'amène au milieu du théâtre.) Ah ! oui... toujours sauvage et faisant de la dignité. (L'embrassant sur les deux joues.) Une, deux... allez princesse déchue. **

DESFUGERAIS, agacé.

Encore !

THÉRÈSE.

Brave cœur ! (A Anna.) Toujours heureuse, petite sœur ?

ANNA.

Oh ! oui... bien heureuse... (Montrant Victor.) Il est si bon !

VICTOR.

Bon garçon... et fort en thème... C'est ma seule prétention.

DESFUGERAIS, à part.

C'est ennuyeux la joie des autres.

ANNA, à Thérèse.

Et toi, tes élèves?

THÉRÈSE.

Ne disons pas de mal des absents.

MADAME CHAMBRY, jetant un cri.

Ah !... (On l'entoure.) Non... rien... j'ai cru qu'on m'avait volé ma montre... ma montre de mariage.

* Marie, Victor, René, madame Chambry, Lucile, Anna, Thérèse, madame Duparc, Desfugerais.

** René, Marie, madame Chambry, Lucile (groupe au fond, à gauche). — Victor, Thérèse, Anna, madame Duparc, Desfugerais.

DESFUGERAIS.

J'ai encore eu une frayeur !...

MADAME DUPARC, à Desfugerais.

Si vous trouvez ça joli.

DESFUGERAIS.

Ah ! décidément...

VICTOR.

J'étais étonné que la veuve inconsolable n'eût pas déjà poussé un de ses cris de perruche.

LUCILE, à Anna et à madame Chambry.

Je vais vous montrer vos chambres.

MADAME CHAMBRY. *

C'est bien indiscret d'accepter... mais vous me rendez un service !... Il m'aurait fallu descendre chez mon père, qui est maintenant fixé à la campagne, à Orsay... et pour mes affaires... Car vous ne savez pas ?... ma succession ?... ah ! ce pauvre M. Chambry m'a légué là bien des ennuis.

VICTOR.

Oui... pour quinze mille livres de rente.

MADAME CHAMBRY.

Sans doute, mais c'est si cher d'hériter... Et l'on a bien raison de le dire, ce ne sont pas ceux qui s'en vont qui sont à plaindre... mais ceux qui restent. (Elle sort par la gauche avec Lucile.)

DESFUGERAIS, à lui-même.

Il n'y aura plus u rayon de soleil... Décidément, je sors. (Il sort par le fond.)

THÉRÈSE, à Marie.

Allons, mon enfant. (Elle sort avec elle par la droite.)

* Marie, René, madame Chambry, Lucile, Victor, Thérèse, Anna, madame Duparc, Desfugerais.

ANNA, à Victor.

Viens-tu ?

VICTOR.

Je ne m'habille pas, moi... je suis prêt.

RENÉ.

Tu nous quittes donc ?

VICTOR.

Ne faut-il pas que nous allions jeter madame dans les bras de son père ? qui peut tout pour mon avancement...

RENÉ.

Je m'incline.

MADAME DUPARC, à Anna qui prend le sac de nuit avec quelques petits paquets qui ont été posés sur la table.

Donne les paquets-*t-à* ta mère, ma fille.

VICTOR, la reprenant.

Z'à ta mère, belle-maman. (Madame Duparc sort par la gauche avec Anna)

SCÈNE VII

VICTOR, RENÉ.

RENÉ, prenant les mains de Victor.

Eh bien ?

VICTOR.

Eh bien ?

RENÉ.

C'est qu'on a tant de choses à se dire qu'on ne sait par où commencer.

VICTOR.

Prenons au déluge.

RENÉ.

Non... restons ainsi, un instant... les mains dans les mains... Ces haltes dans la vie où deux mains se retrouvent, rajeunissent le cœur et lui rendent un peu d'énergie.

VICTOR.

Du découragement ?

RENÉ.

Mais, oui... je trouve le chemin long et ennuyeux.

VICTOR.

Est-ce que tu aurais pris quelque mauvaise route ?

RENÉ.

Oh ! grand Dieu, non... au contraire et c'est peut-être là le mal... J'ai pris la grande route classique... entretenue par un ingénieur des ponts et chaussées de première classe, avec ses bornes kilométriques, ses tas de cailloux réguliers ses cantonniers et sa poussière.

VICTOR.

Et tu n'y marches pas de bon cœur ?

RENÉ.

Que veux-tu ? Quand on voit qu'on laisse à chaque pas derrière soi quelque chose de sa croyance, de sa force, de sa jeunesse... quand on voit que le temps, de sa main décharnée, vous met tous les jours une ride de plus au front et au cœur, afin que vous soyez convenablement grimé pour votre triste et dernier rôle muet... La famille, l'art, la nature sont des richesses dont la splendeur attriste et, propriétaire morose, on se dit, comme Mazarin, en se promenant .. au milieu de ses trésors : « Quitter tout ça ! »

VICTOR.

Oh ! je l'ai toujours dit : tu n'aurais jamais dû te marier toi !

RENÉ, assis sur le coin de la table.

C'est à dire... on n'aurait jamais dû me marier.

VICTOR.

Si tu avais bien voulu...

RENÉ.

Vouloir ?... mais, mon cher, c'est comme si tu disais à un peintre qui voit gris : « Ah ! si tu étais coloriste ! » Or, le bonhomme Desfugerais, privé d'intérieur, de famille, imagina un jour de s'en créer une... artificelle. Il me fit entrevoir deux jeunes filles charmantes, les deux cousines et me dit : « Voilà le bonheur ! » Crédule, j'étends la main pour le saisir... ma main rencontre celle de Thérèse... mais on ajoute : « Non, pas celle-là... celle-ci... » Et à la main de Thérèse, la main de Lucile est substituée... Je m'endormis donc un soir, en rêvant à quelque toile immense. . un chef-d'œuvre !... et quand je me réveillai, l'éternelle comédie du mariage avait été encore une fois jouée... à mon profit. Ah çà ! voyons... et toi ?

VICTOR.

Moi, mon cher ?... marié volontairement et avec préméditation, je parcours gaîment ma carrière avec le bon petit compagnon de route que le ciel m'a donné et nous ferions le couple le plus heureux du monde, si le diable n'avait pas fait monter un voyageur dans le coupé où nous voyagions seuls.

RENÉ, riant.

Ta pensionnaire, Athénaïs !

VICTOR.

Pas méchante, mais insupportable... De ces gens qui étouffent toujours et qui baissent les glaces pour établir un courant d'air ; de ces gens qui vous demandent la permission de fumer en allumant leur second cigare, qui descendent à toutes les stations, qui sortent à tous les entr'actes, qui boivent, qui mangent en faisant des miettes,

qui oublient leur sac de nuit et qui dorment sur votre épaule... J'ai été obligé de lui donner mon coin.

RENÉ.

Comment diable as-tu accepté ?...

VICTOR.

Comme on accepte une tuile qui vous tombe sur la tête... Car tu connais mes principes sur la communauté... Je les ai nettement exposés quand belle-maman voulut un jour planter sa tente dans ma petite Smala.

RENÉ.

Cependant, mon cher, la famille...

VICTOR, assis.

La famille !... Oh ! mais..... un instant... distinguons, comme on dit à l'école... et ne confondons pas les parents avec la famille : le père, la mère et les enfants... voilà la famille. Le roi absolu qui gouverne, le ministre qui contresigne et le petit peuple qui obéit... Voilà ce qu'il faut entourer, sauvegarder, défendre à tout prix !... Le reste, frère, oncle, neveu, tante ou cousin... Ce sont les parents... aimez-les... Riches ou pauvres, grands ou petits... Profitez de leur crédit s'ils sont placés à l'échelon au-dessus du vôtre... tendez-leur fraternellement la main pour les aider à grimper s'ils sont perchés plus bas que vous... Recevez du parent riche, s'il sait donner... ce qui n'est pas aisé... Donnez au parent pauvre, quand même il ne saurait pas recevoir... ce qui n'est pas facile non plus... (Il se lève.) Mais, au nom de la famille !... ayez chacun votre chez vous, attendu que nous sommes de pauvres créatures très-imparfaites et qu'il faudrait une dose de vertu extra-humaine au parent riche pour ne jamais faire peser sa domination sur le parent pauvre, et au parent pauvre pour ne jamais jeter un coup d'œil d'envie sur le bonheur du parent riche.

RENÉ, quittant la table.

Ah ! tu es un sage, toi... tu es heureux !

VICTOR.

Mais non... Je sais être heureux. Le bonheur est un instrument dont on ne sait pas jouer en venant au monde; ça s'apprend... il y a un doigté et une embouchure.

RENÉ.

Tu devrais bien me donner des leçons.

VICTOR.

Quand tu voudras... le matin... Ah çà! pourtant, voyons... ta philosophie pyrrhonienne ne t'a pas empêché de travailler... Qu'as-tu fait depuis un an?

RENÉ.

J'ai fait des portraits... beaucoup de portraits... ressemblants, hélas!... avec ou sans mains...

VICTOR.

Oh! tu m'ennuies avec tes portraits, toi!

RENÉ.

Et moi donc!

VICTOR.

C'est donc ta femme qui te pousse ainsi à la spéculation?

RENÉ.

Eh! mon cher, elle a raison. Je n'ai pas de fortune, tu le sais.

VICTOR.

Bah! et l'oncle Desfugerais?

RENÉ.

L'oncle Desfugerais jouit d'une quinzaine de mille livres de rente... c'est vrai, et il semble avoir quelque affection pour nous...

VICTOR.

Ce qu'il a de trop pour lui-même.

RENÉ.

Justement... mais le cher homme n'a pas la moindre envie de résilier le bail qu'il a fait avec l'existence, et se calfeutrant chaque jour davantage dans son douillet égoïsme, il s'arrange à merveille de vivre dorloté et choyé aux frais du gouvernement.

VICTOR.

Comment, il ne paye pas pension?

RENÉ.

C'est bien là ce qui le charme... ce qui n'empêche pas le cher homme d'avoir des bouderies et des exigences de testateur auxquelles Lucile sait se courber avec la flexibilité du roseau.

VICTOR.

Et ces jours-là tu ne l'envoies pas à tous les diables?

RENÉ.

Oh! mon cher, il y a des moments où, si je ne me retenais... On veut sortir? il veut rester... on a chaud? il a froid... on veut dîner? il n'a pas faim, et mille autres riens dont la vie des petits jours se compose... Aussi je t'avoue que parfois je suis pris d'une frénésie d'indépendance... Mais Lucile intervient alors avec tant de zèle, tant d'abnégation! — Car elle n'a qu'une idée... assurer l'avenir de notre fille — que ma foi je ne me sens pas le courage de détruire son laborieux et patient travail d'araignée. — C'est de l'art! — Le parrain jouit donc sans entraves de la petite satisfaction d'acheter ostensiblement du papier timbré, de faire et de refaire son testament, et d'en laisser traîner les brouillons où nous sommes plus ou moins bien traités, selon que le sommeil du testateur a été bon la veille, selon que les morceaux ont été plus ou moins délicats au dernier repas.

VICTOR, assis sur le canapé.

Le vieux sardanapale!

RENÉ.

Voilà pourquoi Lucile a tout à fait raison de me poussez

à faire un commerce honnête dont on vit, plutôt que de me laisser m'acharner à faire de l'art dont on meurt.

VICTOR [1].

« Ainsi, ton atelier n'est plus qu'une boutique et ta boite » à couleurs un comptoir... Fermes-tu le dimanche?

RENÉ.

» A midi? »

VICTOR.

Après tes débuts si brillants... Décoré!

RENÉ.

Que veux-tu? il n'est plus temps... j'ai remplacé le feu sacré qui me dévorait par une veilleuse qui suffit à faire mijoter le pot au feu de tous les jours. — Cependant lorsque arrive l'époque de l'exposition et que je vois dans le livret mon nom accolé à cette kirielle écœurante de « portrait de Mme la marquise de V..., portrait de Mme la baronne X... et de ses enfants... » J'ai des moments de désespoir où je crèverais de bon cœur les visages de ces charmantes péronnelles!

VICTOR, se levant.

A la bonne heure!

RENÉ.

C'est l'arbre abattu qui a encore un reste de séve et qui bourgeonne au printemps. Mais, bah! — je gagne de l'argent, on place mes tableaux dans le salon carré. — Je fais de la peinture honnête et modérée qui plaît au bourgeois. — Je suis décoré... qu'est-ce que je peux demander de plus à Apollon?

VICTOR, se levant.

Grand lâche, va!

RENÉ.

Comment veux-tu qu'il en soit autrement? Je vis ici cla-

[1] Les parties marquées de guillemets doivent être supprimées à a représentation.

quemuré entre ma femme, une puritaine glaciale, et sa tante, une caricature vulgaire; entre Thérèse, une âme comprimée, et le parrain Desfugerais, un cœur racorni... Voilà pour le moral. — Qu'ai-je à côté de cela, pour réchauffer mon imagination, pour réjouir mes yeux? Un mobilier fossile qui se montre indécemment sans housse... « Un hideux » meuble de velours d'Utrecht, chauve, avec des petits tapis » carrés devant chaque fauteuil, une pendule d'albâtre et » des fleurs artificielles sous des cylindres, un baromètre » à cadran et un guéridon couvert de tasses gagnées à la » fête de Saint-Cloud! » Ayez donc des idées, du sentiment et soyez coloriste avec ça.

VICTOR.

Prétexte d'impuissant ou de paresseux.

RENÉ.

« Tu as peut-être raison! le vrai talent fleurit partout... il » ne lui faut, comme à la plante sauvage, qu'une fente de » muraille pour s'épanouir au soleil...» Je suis un homme fini, va! Chante-moi un *requiem*, pousse-moi dans le trou noir où nous tombons tous... et puis parlons de l'opéra nouveau et fumons un cigare en revenant de mon enterrement.

VICTOR.

Avec plaisir, mais nous prendrons par les boulevards... hein?... c'est plus gai.

SCÈNE VIII

RENÉ, LUCILE, VICTOR.

LUCILE, venant de la gauche.

Pardon, mon ami... je vous dérange... mais si vous ne voulez pas vous laisser surprendre par l'heure...

RENÉ.

Ah ! oui... la séance... le portrait... madame X... (Regardant la pendule.) Trois heures !... c'est le moment où les ouvriers reprennent la truelle et le marteau... il faudra que j'aie une cloche décidément.

LUCILE.

Mon ami...

VICTOR.

Eh bien ! non .. tu ne t'y remettras pas... et puisque tu n'as pas le courage de t'insurger... je m'insurge par procuration.

LUCILE. *

Que signifie ?

VICTOR.

Tu vas me faire le plaisir d'envoyer un petit mot à la belle madame que tu attends sans doute... une migraine, une naissance, un prétexte quelconque... et puis, (les prenant tous deux par le bras) bras dessus, bras dessous, avec femme et enfant, tu te jetteras dans le premier chemin de fer venu et tu iras prendre un bain d'air et de soleil.

LUCILE.

Comment ?

RENÉ, avec beaucoup d'entrain.

C'est dit !... le docteur le veut, ma femme le permet... je vais faire ma lettre !... Madame, virgule, une naissance tout à fait imprévue... (Il sort par la droite.)

SCÈNE IX

VICTOR, LUCILE.

VICTOR.

Allons, allons, il y a encore de la ressource... Petit bonhomme vit encore !

* René, Victor, Lucile.

LUCILE.

Je ne vous comprends pas.

VICTOR.

Votre mari est malade.

LUCILE.

René ?

VICTOR.

Il étouffe, vous le tenez ici sous une machine pneumatique... il manque d'air .. je lui ouvre la fenêtre.

LUCILE.

Mais, enfin ?...

VICTOR.

Enfin... votre mari n'est pas heureux.

LUCILE, émue

Lui !... René... mon mari... pas heureux ?... Il ne m'a jamais dit...

VICTOR.

Malheureusement, non... s'il se plaignait, il se révolterait... s'il se révoltait, il serait sauvé... Si les moutons se révoltaient un peu plus, on les mangerait peut-être un peu moins.

LUCILE, très-anxieuse.

Ah ! vous me faites mourir.

VICTOR.

Eh bien... il a qu'il souffre, que l'existence que vous lui avez faite lui est antipathique.... c'est un esprit auquel il faudrait le ciel de Naples et vous le faites vivre sur les bords de la Tamise... c'est un arbre qui demande le midi et que vous avez planté au nord.

LUCILE.

Moi qui croyais accomplir si loyalement ma tâche d'épouse et de mère... moi qui suppliais Dieu avec tant de ferveur...

VICTOR.

Ma bonne Lucile, le danger est grand, il faut aller vite en besogne... Je sais l'excellence de votre cœur et vous ne doutez pas de la sincérité de mon affection... Je n'ai donc pas besoin d'envelopper mes vérités un peu amères dans le miel des périphrases...

LUCILE.

Non... dites... dites... voyons?...

VICTOR.

Savez-vous où est le mal? dans ces plantes parasites et étouffantes auxquelles vous avez laissé prendre racine autour de votre mari... Vos raisons... je les connais : arithmétique de femme... mauvais calculs!

LUCILE.

Ah! vous voyez trop le fond des choses.

VICTOR.

Que voulez-vous!... j'ai des yeux... grossissants.

LUCILE.

Ainsi les cruelles violences que je me suis faites pour sauvegarder la fortune de notre enfant... les miracles de conciliation qu'il m'a fallu opérer pour faire marcher de front toutes ces volontés contraires...

VICTOR.

Tout le mal est là.

LUCILE.

Je me suis donc bien trompée!

VICTOR.

Complétement... Vous avez précisément recommencé pour René ce que vous aviez fait pour votre cousine Thérèse.

LUCILE.

Moi?

VICTOR.

Thérèse avait une voix magnifique, un avenir assuré; avec

sa nature ardente, enthousiaste, elle aurait certainement fait son chemin... au théâtre par exemple...

LUCILE.

Mais...

VICTOR.

Eh bien! vous en avez tant dit, vous en avez tant fait, que vous êtes arrivée à lui ôter la foi... le feu sacré... Et que lui avez-vous donné à la place?

LUCILE.

En vérité...

VICTOR.

Voyez-vous quand on se charge de mener les gens par la main... il faut les conduire tout droit au bonheur, ou ne pas s'en mêler... Passons!... « De même pour René, vous » avez voulu avec lui jouer le rôle de Providence, vous avez » voulu tout prévoir, tout régler, dans une existence où » l'imprévu se fait souvent le complice du talent, et de l'ar- » tiste que le ciel vous avait donné vous n'avez su faire » qu'un laborieux artisan. »

LUCILE.

J'ai pourtant bien aimé mon mari et je l'aime bien encore!

VICTOR.

Sans doute, vous l'aimez... mais vous l'aimez mal! Les enfants aussi aiment les oiseaux, mais ils leur serrent trop le cou et ils les étranglent.

LUCILE.

Dieu m'est témoin cependant que, pour lui, j'aurais donné ma vie!

VICTOR.

Eh! que voulez-vous qu'il en fasse? Conservez-la donc précieusement, au contraire. Vivez pour lui rendre la vie heureuse et facile, vivez pour lui sarcler la route et la débarrasser des milliers d'épines où le pauvre garçon se dé-

chirerait les mains. A quoi bon dire : « Je me jetterais dans dans le feu pour lui ! » Vous le feriez, je le sais bien... mais c'est là un dévouement stérile, ça n'arrive pas dans la vie de tous les jours... et puis d'ailleurs, il y a les pompiers qui sont là pour ça.

LUCILE.

Puisque vous plaisantez... c'est que le mal n'est pas sans remède... et vous me direz...

VICTOR.

Soit !... mais il ne faudra pas croire, par exemple, que vous aurez tout fait pour votre mari quand le linge sera bien en ordre dans les armoires, que vous aurez sincèrement prié pour lui, et que vous aurez fait beaucoup de confitures.

LUCILE.

Victor !

VICTOR.

« Tenez, voyez-vous, Lucile... nous avons tous notre rôle » ici-bas... rôle important, rôle médiocre, rôle triste, rôle » muet — ce sont souvent les meilleurs — et parfois dans » le monde, comme au théâtre, l'acteur se méprend et in- » terprète son rôle de travers... Il aurait fallu être entraî- » nant, il est froid... C'est justement ce qui vous est ar- » rivé. »

LUCILE.

« Ainsi ? »

VICTOR.

Ah ! c'est que la femme d'un artiste n'a pas les mêmes devoirs que la femme d'un bon bourgeois, commerçant ou propriétaire. Vous admettez bien que celui qui vend de la cannelle ou qui loue ses appartements le plus cher possible et qui cherche un portier tailleur, sans enfants, n'a pas le cerveau meublé des mêmes idées que celui qui crée la Vierge à la chaise, ou que celui qui peint la Descente de croix ?

LUCILE.

C'est vrai.

VICTOR.

Et la femme qui accepte le partage de cette existence, doit être mère, épouse et... maîtresse en même temps.

LUCILE.

J'ai une fille de dix ans, Victor.

VICTOR.

C'est juste... je l'oubliais... et vous ne l'oubliez pas assez... vous vous préoccupez trop de régler la grâce et la naïveté de votre charmante enfant.

LUCILE.

Marie ?

VICTOR.

Est-ce qu'on étudie un sourire !... Est-ce que la joie s'apprend ?... Laissez donc votre enfant jeter, comme un églantier sauvage, quelques branches folles au hasard... Il sera temps plus tard de tailler à droite et à gauche pour en faire un bête de rosier à haute tige.

LUCILE.

Ah ! tenez, je ne sais plus où j'en suis... toutes mes idées...

SCÈNE X

ANNA, MADAME DUPARC, VICTOR, LUCILE.

ANNA, habillée pour sortir, venant de la gauche.

Me voilà.

VICTOR, à Lucile.

Nous reprendrons cela..... Courage!... (A Anna.) Mais Athénaïs?

ANNA.

Tu sais... jamais prête.

MADAME DUPARC, venant du même côté et montrant sa toilette.

Et moi?... j'espère que je me suis *fait* belle!

VICTOR, la reprenant.

Faite.

MADAME DUPARC.

Hein?

ANNA, à sa mère avec gentillesse.

Faite.

MADAME DUPARC, avec doute.

Parce que?...

VICTOR.

Parce qu'il y a accord.

MADAME DUPARC.

Ah!... Eh bien... j'espère que j'ai *faite* ma plus belle toilette.

VICTOR.

Non... *fait.*

MADAME DUPARC.

Pourquoi ça?

VICTOR.

Parce qu'il n'y a pas accord.

MADAME DUPARC.

J'avais donc raison!... Ah çà!... partons-nous?

VICTOR.

Oh! mais non, non, non... je ne vous emmène pas, belle-maman.

ANNA, à sa mère.

Là... vois-tu !

MADAME DUPARC.

Et la cause ?

VICTOR.

Je vais vous la redire pour la cent et unième fois.

LUCILE, voulant le retenir.

Victor !

MADAME DUPARC.

Non... non... ma nièce... laisse-le faire... Ce ne seront pas les premières larmes que m'aura fait verser mon gendre !

VICTOR, en riant.

Je ne vous emmène pas, belle-maman, parce que — quoique vous soyez excellente, pleine de cœur — vous semblez vous appliquer à être une femme comme il n'y en a plus que dans les recueils de mode.

MADAME DUPARC.

Dites-moi tout de suite que je suis une caricature.

VICTOR.

Parce qu'au lieu de parler comme tout le monde, vous avez toujours l'air de commencer le récit de Théramène.

MADAME DUPARC.

Qui ça, Théramène ?

VICTOR.

Et que vous avez absolument la tournure d'une reine tragique qui a égaré sa confidente.

MADAME DUPARC.

Voilà bien les enfants de ce siècle pervers !

Digitized by Google

VICTOR.

Là! un alexandrin! — Je ne vous emmène pas, ma pauvre Tata, parce ma femme et moi nous sommes jeunes, destinés à avoir une famille, — je l'espère du moins! — parce que j'ai de l'ambition pour ces marmots futurs, que je veux parvenir et que chez nous le ridicule tue.

MADAME DUPARC, le pinçant.

Monstre, pourquoi ne faites-vous pas comme les sauvages qui égorgent leurs grands parents et qui les mangent?

VICTOR.

En êtes-vous bien sûre, Tata?

MADAME DUPARC.

Je l'ai lu dans les lettres d'un voyageur.

VICTOR.

Qui avait été mangé?

MADAME DUPARC.

Oui... plaisantez!

VICTOR.

Non pas... je suis très-sérieux, et je maintiens qu'il n'y a pas une famille noble ou bourgeoise, où il n'y ait les parents que l'on montre et les parents que l'on cache... ceux du soir et ceux du matin. (Riant). Je pose même en fait que dans tout ménage bien organisé, il y a l'armoire aux parents.

MADAME DUPARC.

Une armoire?

VICTOR.

Immense! où l'on enfouit les joujoux des enfants, les vêtements au rancart et les parentés embarrassantes.

SCÈNE XI

LUCILE, ANNA, MADAME DUPARC, VICTOR, RENÉ, THÉRÈSE puis MADAME CHAMBRY.

RENÉ, venant de droite.

Ma lettre est partie... je suis libre.

MADAME CHAMBRY, accourant, en retard, par la gauche.

Attendez... ne partez pas... me voilà... je suis prête.

VICTOR, se moquant d'elle.

Au feu! au voleur! à la garde!

THÉRÈSE, venant de la droite, à Lucile.

J'ai habillé Marie, elle t'attend.

LUCILE, à René.

Allons, mon ami, il ne faut pas perdre une minute. *

MADAME DUPARC.

Tout le monde s'en va donc?

LUCILE.

Oh! moi... non...

VICTOR.

Vous désertez déjà?

LUCILE.

Marie a une conférence... il faut que je l'y mène.

RENÉ.

Oh! alors — sans femme, sans enfant, je reste.

* Anna, madame Duparc, madame Chambry, René, Lucile, Victor, Thérèse.

VICTOR, découragé.

Bien!

MADAME CHAMBRY.

Une idée! Venez avec nous... nous ne ferons que toucher barre chez mon père... et, selon votre bon plaisir, vous entrerez ou vous n'entrerez pas.

RENÉ.

Parfait!

THÉRÈSE, à part.

Comment, Lucile va permettre?...

ANNA, allant à Lucile. *

Nous emmènerons cette pauvre Thérèse, qui n'a jamais de distraction.

THÉRÈSE, désireuse de partir.

Moi?... mais...

LUCILE.

Va... va...

RENÉ.

Je crois bien!

THÉRÈSE, heureuse et embarrassée.

Il faut que je m'habille alors?

MADAME DUPARC.

Veux-tu le cachemire de ta mère?

RENÉ.

Je m'y oppose!... pas de toilette, puisque nous n'entrons pas, nous! Votre chapeau de jardin.... moi, ma veste et mon feutre... pas de gants surtout... je veux m'amuser! (Il remonte et change l'habit qu'il porte contre un petit vêtement de fantaisie jeté au fond sur une chaise.)

* Madame Duparc, madame Chambry, René, Anna, Lucile, Victor, Thérèse. *

LUCILE.

Mais...

RENÉ.

Thérèse est une marcheuse intrépide; pendant la visite, nous ferons une pointe dans la vallée de Chevreuse et nous reviendrons tous ensemble dîner à Orsay, dans le premier cabaret venu.

MADAME CHAMBRY.

Bravo ! bravo ! bravissimo !

RENÉ.

Enfin nous rentrerons harassés, poudreux, et rassasiés de promenade et d'air pour huit grands jours... Allons, en route !

THÉRÈSE, qui a mis son chapeau de jardin.

Suis-je bien ?

MADAME DUPARC. *

Tu es belle comme tout, ma chérie... Mais comme tu es rouge... tes joues brûlent.

MADAME CHAMBRY.

Je connais ça... c'est de plaisir !

RENÉ.

C'est vrai pourtant... Regardez donc, Lucile... Vois donc, Victor... avec ce grand chapeau qui met le front et les yeux dans la demi-teinte... Il y a là un effet de lumière très-original .. il faudra que j'en fasse une étude.

ANNA.

Adieu, Lucile.

VICTOR.

Adieu, Tata... sans rancune ?

* Lucile, René, madame Chambry, Anna, Thérèse, madame Duparc, Victor.

LUCILE, à René.

« Vous partez ainsi ? vous n'avez pas même votre ru-
» ban ?

RENÉ.

» Ma décoration ?... non, non... je ne l'emmène pas...
» elle n'a pas été sage. » (Il donne le bras à madame Chambry.)

VICTOR.

Les enfants devant ! (Il les fait passer.) A ce soir !

LUCILE et MADAME DUPARC.

A ce soir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une mansarde arrangée avec goût. Des statuettes, quelques vieilles porcelaines, des rideaux d'étoffe ancienne, meubles recouverts en tapisserie. Au fond, à gauche, un piano ouvert et encombré de musique ; un peu plus loin, une fenêtre puis une cheminée. — Au fond, vers la droite, une porte conduisant au dehors. A droite, une porte conduisant à la chambre de Thérèse. A gauche, une table en chêne et un fauteuil de même style. — A droite une petite table et une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, puis MADAME DUPARC.

(Au lever du rideau, Thérèse assise à gauche près de la table est profondément endormie; elle a une page écrite à la main. Par terre, à ses pieds, son chapeau de jardin, des branches d'arbuste et des fleurs des champs. Sur la table, une bougie allumée, presque entièrement consumée, des pages écrites, en désordre sur un buvard.)

MADAME DUPARC, frappant à la porte du fond.

Thérèse ! Thérèse !...

THÉRÈSE, se réveillant en sursaut.

Hein ?... Quoi ?

MADAME DUPARC.

Es-tu levée ?

THÉRÈSE, regardant à la pendule.

Neuf heures !... (Jetant les yeux autour d'elle.) Ah ! ces fleurs cueillies hier... Ces pages écrites au retour... C'est le réveil.

Digitized by Google

MADAME DUPARC.

Tu n'es pas souffrante, mon ange?

THÉRÈSE.

Mais non... (Elle range les feuillets et les serre dans un tiroir qu'elle ferme. — A elle-même.) Quel désordre! (Elle ramasse son chapeau et met à la hâte les fleurs dans un vase. — A sa mère.) Ne t'impatiente pas. (A elle-même.) Cette lumière... (Elle souffle la bougie, et va ouvrir.)

MADAME DUPARC, portant sur un plateau une tasse de café au lait avec un petit pain.

Ah çà! qu'est-ce qui t'arrive donc, ma biche blanche?

THÉRÈSE.

Moi?... rien.

MADAME DUPARC.

Une bougie qui fume!... Allons, bien... je vois ce que c'est... tu as encore passé la nuit à parler seule, à écrire, et tout...

THÉRÈSE. Elle arrange les fleurs dans un vase qui est sur la table.

Je t'assure...

MADAME DUPARC.

Allons, voyons... prends-moi ça... c'est ton café... Car j'ai bien des choses à te raconter depuis hier... et tu ne pourrais pas causer à jeun d'une affaire aussi *conséquente*.

THÉRÈSE.

Importante, maman.

MADAME DUPARC.

Oui, ma fille... je veux bien. (Lui présentant la tasse.) Tiens.

THÉRÈSE.

Non, merci... je n'ai pas faim.

MADAME DUPARC.

Ah! s'il fallait que je passasse une journée sans avoir pris mon café en me levant... Bien sûr tu n'en veux pas?

THÉRÈSE.

Mais non.

MADAME DUPARC.

Alors, je vais le prendre, il serait perdu.

THÉRÈSE.

Que voulais-tu me dire ?

MADAME DUPARC, près de la table à droite.

Que je vide mes poches d'abord.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce donc?

MADAME DUPARC, tirant différentes choses de ses poches.

Une petite provision que j'ai faite dans l'office.

THÉRÈSE, vivement contrariée.

Oh ! ma mère !

MADAME DUPARC.

Eh bien, quoi? dirait-on pas que c'est un vol... Ça, c'est du thé. Pourquoi Lucile ôte-t-elle ses clés de partout? .. on ne peut seulement pas avoir un pauvre morceau de sucre à sa disposition... Ça, c'est un peu de fleur d'oranger... Pardieu, je le gagne bien !... Quand on ne me payerait que comme une simple ouvrière. (Assise et prenant son café.) Tu ne veux pas une petite mouillette, mon ange ?

THÉRÈSE.

Oh ! je t'en prie !...

MADAME DUPARC.

Eh bien... non... voyons. . là... ne te fâche pas. Tu as donc du chagrin?

THÉRÈSE, impatientée.

Où vois-tu ça?

MADAME DUPARC.

Allez, mademoiselle... une mère sait lire dans le cœur de

Digitized by Google

sa fille... Eh bien, moi aussi j'ai eu des chagrins j'ai perdu deux maris... et si je ne m'étais pas soutenue aux jours de mes plus grandes douleurs...

THÉRÈSE.

Je croyais que tu avais un secret à me dire.

MADAME DUPARC.

Voyons!... regardez-moi en face... Hein!... qu'elle est gentille... Je crois bien, le vieux lovelace... il n'a pas mauvais goût.

THÉRÈSE.

Enfin?

MADAME DUPARC.

Je t'ai trouvé un mari.

THÉRÈSE, très-froidement.

Ah!

MADAME DUPARC.

Riche.

THÉRÈSE.

Vraiment?

MADAME DUPARC,

Pas tout jeune... c'est vrai... mais très-bien conservé.

THÉRÈSE.

Il s'appelle?

MADAME DUPARC.

Monsieur Desfugerais!

THÉRÈSE.

C'est hier qu'il t'a fait sa demande?

MADAME DUPARC, se levant.

En rentrant... il était furieux de ne trouver personne au logis... ça se comprend, à son âge on ne vit que d'habitudes... Il était d'une humeur massacrante! Après dîner, je lui ai

proposé de faire son piquet et alors... Ah! il en a gros sur le cœur, le cher homme... et si Lucile croit le tenir! « Je suis bien le maître de ma personne, » comme il dit. — « Tiens, lui ai-je répondu, comme de juste; il serait drôle qu'on enchaînat votre sainte liberté. » — « Et si je rencontrais une femme raisonnable, poursuivit-il, pourquoi donc me priverais-je du plaisir d'avoir une famille, des enfants et tout? » — Au fait, cet homme, on ne sait pas!... hein, qu'en dis-tu?

THÉRÈSE.

Je dis... que je ne veux pas me marier.

MADAME DUPARC.

Avec monsieur Desfugerais?

THÉRÈSE.

Ni avec lui, ni avec aucun autre.

MADAME DUPARC.

Il y a donc un mystère dans ta vie? La fille a donc un secret pour la mère?

THÉRÈSE.

Moi?... par exemple!... où vas-tu chercher de telles extravagances?

MADAME DUPARC.

Ne t'en défends pas, mon enfant... je sais ce que c'est que cœur... j'ai aimé... Dis-moi tout!

LUCILE.

Mais je n'ai rien à te dire.

MADAME DUPARC.

Eh bien, quoi alors?... est-ce par délicatesse? crains-tu de faire du tort à Lucile?

THÉRÈSE.

Lucile?... non!

MADAME DUPARC.

Dame!... il faudrait que tu n'eusses pas plus de rancune

qu'un pauvre chien; car si tu as manqué ta carrière (comptant sur ses doigts) — une! — si tu n'es pas mariée et tout — deux! — à qui la faute?

THÉRÈSE.

Ne parlons pas de ça.

MADAME DUPARC.

Écoute donc!... elle n'est pas ma fille... tandis que toi... tu es mon sang... et quand je pense que sans ta générosité, sans ta bêtise...

THÉRÈSE, à elle-même.

Oui... je serais sa femme aujourd'hui.

MADAME DUPARC.

Aussi, crois-tu que ça ne me fend pas le cœur, quand je nous vois dans des chambres mansardées, sous les toits, et que madame Lucile se prélasse au premier étage!...

THÉRÈSE.

J'aime mieux mon nid avec tous ces riens qui le parent, que sa chambre avec sa solennité glaciale.

MADAME DUPARC.

Crois-tu que je nous vois d'un œil sec porter les robes et les chapeaux qu'elle nous donne d'une main... et qu'elle voudrait nous reprendre de l'autre... mais je ne serais pas une mère... je serais une marâtre!

THÉRÈSE.

Ma mère!...

MADAME DUPARC.

Tu sais, sa robe mauve... une soie encore très-bien, qu'elle m'avait prêtée pour le jour de l'an .. eh bien... elle me l'a reprise pour en faire une doublure.

THÉRÈSE.

Ah! oui... je conçois... une robe mauve... c'est cruel!

MADAME DUPARC.

Ce n'est pas toi qui aurais fait une ladrerie pareille à ta mère si tu étais arrivée à la gloire, à la fortune et tout.

THÉRÈSE.

Sans doute.

MADAME DUPARC.

Non, tiens... vois-tu... il faut que ça finisse... et si tu veux être bien gentille...

THÉRÈSE, pour avoir la paix.

Oh !... je veux bien... ça m'est égal.

MADAME DUPARC.

Laisse-le venir cet homme... tu verras quand il est rasé de frais... Et puis, il a de si beau linge... il me rappelle défunt ton père qui ne portait que des chemises à jabots... c'était d'un cher de blanchissage !... je ne le lui reproche pas... mais enfin... Eh bien, c'est convenu, ma minette... Je me sauve, car tu sais... j'ai une audience au ministère... c'est ce monsieur, qui est garçon de bureau, qui m'a dit : Venez demain, je vous ferai parler à l'huissier. — Oh ! Dieu, s'il pouvait donc seulement me faire causer une couple d'heures avec Son Excellence ! Allons, fais un bout de toilette et pense à ta mère... Au revoir, madame Desfugerais ! je reviendrai *à bonne heure.* (Elle sort en emportant la tasse à café.)

SCÈNE II

THÉRÈSE, seule.

Ah ! quel supplice !. . ma mère ! juger sa mère !... elle devrait être ma consolation, mon refuge... elle n'est qu'une de mes douleurs... Pauvre femme, elle aussi elle a sa part

de souffrance qui est l'envie... comme moi j'ai la mienne... l'amour ! — Non, ce n'est pas la robe de soie que Lucile porte, ce n'est pas la chambre qu'elle habite que j'envie... c'est le bonheur que j'ai laissé échapper, que je voudrais lui reprendre... c'est lui que j'aime ! Ah ! pourquoi cette journée d'hier est-elle venue raviver cette flamme ? Pourquoi m'a-t-on montré l'espace, pourquoi m'a-t-on dit : « Va, respire à pleine poitrine cet air vivifiant, cours avec lui à travers ces prés en fleurs, sous ces bois égayés par des chants d'oiseaux, dans cette campagne d'où s'exhalent des senteurs enivrantes ! (S'asseyant à gauche.) — Pauvres fleurs si fraîches hier, comme vous voilà flétries. (Ouvrant le buvard où elle a caché les pages qu'elle a écrites.) Pauvres pages écrites dans la fièvre, comme vous me semblez froides... et comme vous le feriez sourire de pitié, lui !...

SCÈNE III

THÉRÈSE, VICTOR, ANNA.

VICTOR, entrant par le fond.

On peut entrer ?

THÉRÈSE, surprise et fermant son buvard qu'elle met dans le tiroir de la table.

Mais certainement.

ANNA.

A peine levés, nous voilà déjà en route ?

VICTOR. *

Eh bien ! j'espère que j'ai joliment réussi avec ma promenade d'hier ?

* Thérèse, Anna, Victor.

THÉRÈSE.

Comment ?

ANNA.

René n'est plus le même homme !...

VICTOR.

Aujourd'hui... il chante... il est gai !...

ANNA.

Et il s'est remis à son esquisse.

THÉRÈSE, avec plaisir.

Ah ! tant mieux... c'est très-grand... très-beau !

VICTOR.

Pourvu que Lucile ne revienne pas se mettre en travers...

ANNA.

Oh ! non... puisqu'elle t'a promis...

THÉRÈSE.

Vous ne la connaissez pas, allez !... avec une douceur d'ange, elle a une volonté de fer... et quand elle est convaincue, elle revient à son idée avec la ténacité d'une boîte à musique qui recommence toujours le même air. Cet air vous déplaît, il vous est antipathique, mais poursuivi, traqué par le maudit instrument, vous finissez par fredonner son refrain... vous êtes vaincu. (Elle se lève.)

VICTOR, riant.

Ah ! ah !... cette Thérèse... elle est méchante quand elle s'y met.

THÉRÈSE. *

Oui, quand on l'attaque... elle se défend... mais quand elle aime aussi, elle aime bien. (Elle serre affectueusement la main d'Anna et celle de Victor.)

* Anna, Thérèse, Victor.

VICTOR.

Adieu. (Il remonte.)

ANNA.

Grand étourdi.... tu oublies ce qui t'amène.

VICTOR, revenant.

Ah ! c'est vrai...

THÉRÈSE. *

Quoi donc ?

VICTOR.

Athénaïs, madame Chambry...

ANNA

Elle a quelques lettres à écrire... elle viendra te demander plume et encre.

VICTOR.

Pour l'instant... elle s'habille .. elle se regarde... ce sera long.

THÉRÈSE.

Elle est très-coquette, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Coquette ? non... mais il ne faudrait qu'un rien... c'est au point que je suis obligé d'être d'une circonspection devant elle !... Tenez, Thérèse, tel que vous me voyez... (Montrant Anna.) « Je ne l'ai pas encore embrassée aujourd'hui ! »

ANNA.

Eh bien, voyons, elle n'est pas là... dépêche-toi.

VICTOR.

Dépêche-toi... dépêche-toi... si tu crois que c'est agréable. (Il embrasse Anna.)

* Anna, Victor, Thérèse.

THÉRÈSE.

Votre bonheur fait plaisir... aime-le bien, va !...

VICTOR.

Pardieu, ça serait du joli autrement.

ANNA.

Un mari modèle !

VICTOR.

Le beau mérite !... le bon Dieu m'a fait pommier, je donne des pommes... il m'aurait fait acacia, je donnerais des épines... Et puis d'ailleurs où pourrais-je trouver mieux ? Moi, je maintiens que, dans sa femme, un époux intelligent doit trouver toutes les femmes.

THÉRÈSE.

Honnête homme, va !

VICTOR.

Dans une gamme composée de sept notes, ne trouve-t-on pas tous les airs connus depuis : *J'ai du bon tabac* jusqu'à *Guillaume Tell* inclusivement ?

ANNA.

En effet.

VICTOR.

Eh bien ! aujourd'hui, de par ma volonté, ma femme est vaporeuse et blonde. — Demain, changement complet — elle sera brune et piquante.— Un jour, je la rendrai jalouse jusqu'à la frénésie; une autre fois, confiante jusqu'à la cécité.

THÉRÈSE.

C'est à se marier demain !

VICTOR.

Au printemps, avec les bourgeons et les feuilles nouvelles, nous courrons ensemble comme un étudiant avec sa grisette, les buissons et les prés; l'hiver rendra ma compagne

frileuse et toute concentrée dans les joies intimes du foyer... Enfin, grâce à l'heure, au temps, à la pluie, au soleil, au nuage qui passe, j'aurai trouvé dans ma femme toutes les notes de l'amour, sans cesser d'être le plus vertueux des maris. Aussi, je ne comprends pas que René, avec son imagination, son esprit...

THÉRÈSE.

Mon cher Victor, il y a des femmes — et malheureusement Lucile est de ce nombre — il y a des femmes que ni le soleil, ni l'heure, ni la pluie, ni le nuage qui passe ne peuvent en rien modifier. Honnêtes femmes, du reste, faisant scrupuleusement leur devoir comme un soldat prussien sa faction... Si quelque maraudeur s'approche insolemment, elles croisent baïonnette et l'honneur est sauf. — Bref, c'est l'observation stricte de la consigne... Mais ces femmes-là ne sont ni brunes, ni blondes, ni jalouses, ni confiantes, ni tristes, ni gaies... Leur toilette est irréprochable et méthodique... leur chambre est symétriquement rangée comme leur cœur... rien n'y traîne... tout est étiqueté et en place... Il y a la case des enfants — amour maternel — celle du mari — amour conjugal; celle des grands parents — amour filial — et un tout petit coin sombre dont l'architecte a tiré parti pour loger les amis et les parents éloignés.

ANNA.

« Très-joli.

THÉRÈSE.

» Il en résulte un état de choses qui imite le bonheur
» conjugal à s'y méprendre... comme le Ruolz imite l'ar-
» gent... comme un miroir reflète une image... et cepen-
» dant ce n'est ni l'argent, ni l'image... pas plus que ce
» bonheur en similor n'est le vrai bonheur.

VICTOR.

» Thérèse, vous lisez des romanciers ou des poëtes!...

THÉRÈSE.

» Mais oui.. et quand je m'endors dans ma petite chambre,

» après avoir lu ou relu quelques pages de mes auteurs
» amis, je remercie ces esprits féconds qui m'ont élevée un
» instant au-dessus des tristes réalités de ce monde, et
» m'ont promenée, en grands seigneurs, dans le domaine
» de leurs ingénieuses fantaisies. »

SCÈNE IV

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE, entrant par le fond.

Est-ce que tu es souffrante, Thérèse ?

THÉRÈSE. *

Moi ? pourquoi ?

LUCILE.

C'est ta mère...

THÉRÈSE.

Oh ! une migraine, voilà tout.

ANNA.

La journée d'hier t'aura éprouvée.

THÉRÈSE.

Oui... un peu.

LUCILE.

Cela ne t'empêchera pas de descendre près de René, qui a grand besoin de toi.

THÉRÈSE.

De moi ?

* Anna, Victor, Lucile, Thérèse.

Digitized by Google

LUCILE.

Pour un croquis.

THÉRÈSE, hésitant.

Je t'avouerai...

LUCILE.

Oh! je t'en prie, ma bonne Thérèse.

ANNA.

Allons, allons...

LUCILE, à Victor.

Vous voyez...

VICTOR.

Surtout pas de reculade !

(On frappe au dehors.)

THÉRÈSE.

On a frappé...

ANNA, allant ouvrir.

Entrez!

SCÈNE V

LES MÊMES, DESFUGERAIS.

VICTOR.

Eh!. . c'est monsieur Desfugerais!...

THÉRÈSE, à part.

Quel ennui !...

LUCILE, à elle-même.

Par quel hasard?...

DESFUGERAIS, très-embarrassé.

Pardon... c'est que je suis tout essoufflé... Ce second étage est d'un raide...

LUCILE.

Remettez-vous, parrain...

DESFUGERAIS, ne sachant que dire.

Je venais prier mademoiselle Thérèse... de me prêter... un livre dont ..

LUCILE, à part.

Lui qui jamais ne monte ici...

VICTOR, sortant avec Anna.

Il n'y a pas de mal, monsieur Desfugerais, il ne faut pas rougir pour ça...

DESFUGERAIS.

Mauvais plaisant !...

THÉRÈSE, à Anna et à Victor.

Je vous reconduis.

DESFUGERAIS, à Thérèse.

Vous fais-je fuir?

THÉRÈSE.

Pas du tout. (Elle suit Victor et Anna.)

SCÈNE VI

LUCILE, DESFUGERAIS.

LUCILE, à elle-même.

C'est singulier. (Haut.) Redescendez-vous, parrain ?

DESFUGERAIS.

Non... non... ce diable d'escalier m'a brisé les jambes... et, si vous voulez bien, Lucile, nous causerons.

LUCILE.

Très-volontiers.

DESFUGERAIS, à part.

Ma foi, puisque m'y voilà...

LUCILE, à part.

Quoi qu'il ait à me dire, je serai de son avis.

DESFUGERAIS, à part.

Il ne faut pas la heurter, elle pourrait me faire échouer au port.

LUCILE, assise à gauche de la table.

Eh bien, parrain, je vous écoute.

DESFUGERAIS, assis à droite, après une certaine hésitation.

Ma chère Lucile, vous savez que j'ai pour vous tous une vive affection?

LUCILE.

Vous n'ignorez pas combien ce sentiment est réciproque.

DESFUGERAIS.

Et je vous en suis bien profondément reconnaissant.

LUCILE, à part.

Il parle de sa reconnaissance, je vais voir percer l'ingratitude !

DESFUGERAIS.

Cependant, ma pauvre Lucile, je ne suis pas heureux.

LUCILE.

Est-ce possible ?

DESFUGERAIS.

Au milieu de cet entourage si doux, si attentionné...

LUCILE.

Eh bien?

DESFUGERAIS.

Je me trouve isolé...

LUCILE.

En vérité?

DESFUGERAIS.

Oui... la vue de votre bonheur conjugal, le spectacle de vos joies maternelles...

LUCILE.

Pauvre parrain!

DESFUGERAIS, d'un ton cafard.

Que voulez-vous, on ne se soustrait pas impunément aux obligations de la vie, et la Providence a donné à l'homme une soif de bonheur qu'il ne lui est permis d'étancher qu'aux sources pures de la famille.

LUCILE, inquiète.

Eh bien?

DESFUGERAIS.

Eh bien, ma chère enfant... Je voudrais... je voudrais me marier.

LUCILE, cherchant à cacher son émotion.

Vous marier!

DESFUGERAIS.

Est-ce que cela vous afflige?

LUCILE.

Moi?... par exemple!...

DESFUGERAIS.

Ah!... j'étais bien sûr...

LUCILE.

Je ne peux pourtant pas vous dissimuler qu'il me sera

pénible d'abdiquer le droit que vous m'aviez donné de veiller à votre bonheur.

DESFUGERAIS.

Chère enfant !

LUCILE.

Quand je verrai votre femme, je me dirai : « L'aime-t-elle comme je l'aimais ! A-t-elle pour lui ces milles prévenances qui font la vie si douce ? » Si elle est jeune et belle, je me demanderai si cette jeunesse et cette beauté ne sont pas un malheur...

DESFUGERAIS, inquiet.

Comment ?...

LUCILE.

Fière de vous donner le bras, elle voudra briller, paraître, et vous-même, heureux de ses succès, vous vous laisserez entraîner dans le tourbillon du monde... Votre chère santé n'en souffrira-t-elle pas ?

DESFUGERAIS, plus inquiet.

Ma santé !... est-ce que vous croyez ?...

LUCILE.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces considérations secondaires...

DESFUGERAIS.

Oui... je ne serai peut-être pas malade.

LUCILE.

Évidemment.

DESFUGERAIS, se préoccupant de la fenêtre qui est ouverte derrière lui.

Si vous le voulez bien, ma chère Lucile, nous refermerons cette fenêtre. (Il se lève.)

LUCILE.

Comme il vous plaira...

DESFUGERAIS, qui a fermé la fenêtre.

Oui... je crois que, pour vous, il ne serait pas prudent .. (il revient à sa place.) Eh bien ?

LUCILE, prenant beaucoup sur elle.

Eh bien, mais... vous avez raison, parrain, il faut vous créer un intérieur... une famille.

DESFUGERAIS.

Oh !... une famille... des enfants... c'est bien des choses !...

LUCILE, continuant.

Des enfants pour lesquels vous renaîtrez à l'ambition... Il faut des dots aux filles... et les fatigues salutaires du travail vous rajeuniront.

DESFUGERAIS.

Exellent cœur !... mais ne craignez rien, chère Lucile... Celle dont j'ai fait choix est la seule femme dont vous ne puissiez pas être jalouse.

LUCILE, ayant beaucoup de peine à cacher son émotion.

Qui donc ?

DESFUGERAIS.

Thérèse !... (il se lève.)

LUCILE, se levant, à elle-même.

Thérèse !

DESFUGERAIS.

Eh bien ?

LUCILE, maîtresse de son trouble.

Oh ! que cela me fait plaisir !

DESFUGERAIS.

Moi qui craignais...

LUCILE.

Quoi ?

DESFUGERAIS.

De vous alarmer.

LUCILE.

Par exemple !

DESFUGERAIS.

Certainement... Si vous n'aviez pas, vous et René, des âmes si nobles... si désintéressées...

LUCILE.

Ne parlons pas de ces choses-là...

DESFUGERAIS.

Mais soyez convaincue que ma femme et moi, nous saurons reconnaître... après nous... — A propos, avez-vous eu la complaisance de penser à me faire acheter une feuille ou deux de papier timbré ?

LUCILE.

Mon Dieu non, j'ai tout à fait oublié...

DESFUGERAIS.

Pensez-y... je vous en prie... les dispositions que l'on veut prendre en faveur de ceux qui nous aiment... il ne faut jamais remettre ça au lendemain... et dès ce soir...

LUCILE.

Parrain !...

DESFUGERAIS.

Ainsi, c'est entendu, je compte sur votre bienveillante intervention, auprès de votre cousine.

LUCILE.

Comment donc !...

DESFUGERAIS, au comble de la joie.

Ah ! ma chère Lucile, je suis entré bien tremblant dans cette petite chambrette... et j'en sors bien heureux... (Lui serrant les mains avec effusion.) Bien heureux !... (En s'en allant.) Je cours chez mon notaire !... (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

LUCILE, seule.

Ah !... j'ai honte... j'ai honte du rôle que je m'impose !... mon affection pour cet homme n'était donc qu'une comédie... mon respect qu'une bassesse... Mais non... car ce vieillard est l'oncle de René, son parrain... Cette fortune est celle de sa famille... et quand je m'efforce de sauvegarder les intérêts de mon mari... de ma famille... je ne suis pas une méchante femme... Ah !... j'ai besoin de me le répéter car vraiment... — Thérèse !... non, il ne l'épousera pas... Thérèse ! j'aurais dû m'en douter ; elle veut être la maîtresse ici, elle veut commander. Oh ! sans ma fille, avec quel bonheur j'abdiquerais cette royauté mesquine qui coûte à la femme sa grâce, sa beauté, son amour ! je lui dirais avec joie : « Sois l'économe, sois le comptable du ménage ! additionne les centimes, recherche les fraudes domestiques, moi je ferai des nœuds de rubans, et je demanderai au miroir si suis encore belle... Mais non !... c'est une tâche... un devoir... j'irai jusqu'au bout.

SCÈNE VIII

LUCILE, RENÉ.

RENÉ, entrant.

Mahomet ne pouvant pas aller à la montagne, c'est la montagne qui vient à Mahomet... Eh bien ! où donc est Thérèse ?

LUCILE.

Elle va revenir...

RENÉ.

C'est que j'ai absolument besoin d'elle.

LUCILE.

Avant tout, sachez ce qui se passe.

RENÉ, tout en feuilletant un album qu'il a tiré de sa poche.

Un événement?

LUCILE.

Le parrain me quitte.

RENÉ.

Oui... je l'ai rencontré... je lui ai trouvé un air tout singulier... d'abord il n'avait pas sa chienne — ce qui le change — et puis il était écarlate.

LUCILE.

Il allait chez son notaire.

RENÉ.

Est-ce qu'il refait encore son testament?

LUCILE.

Mieux que cela... il se marie.

RENÉ.

Ah! bah! contre qui?

LUCILE.

Thérèse.

RENÉ.

Allons donc!... Ah!... c'est trop drôle!

LUCILE.

Vous trouvez cela drôle, René?

RENÉ.

Je trouve ça du dernier comique. (A part.) C'est bizarre... Ce que c'est que l'habitude!

LUCILE.

Qu'avez-vous donc?

Digitized by Google

RENÉ.

Moi, rien.. Que voulez-vous que cela me fasse?

LUCILE.

Vous ne réfléchissez donc pas?

RENÉ.

A quoi?

LUCILE.

A l'avenir.

RENÉ.

Leur avenir, à eux?

LUCILE.

Non... le vôtre... celui de Marie.

RENÉ.

La fortune?

LUCILE.

Oui.

RENÉ.

Il y a longtemps que j'en ai pris mon parti.

LUCILE.

Comment?

RENÉ. *

Il est pardieu bien le maître d'en disposer comme bon lui semblera, et tous nos efforts pour le détourner du mariage ne feront que lui en donner l'envie; or mariage pour mariage — celui-ci me paraît très-comique et nullement dangereux.

LUCILE.

Nullement?

RENÉ, à lui-même.

Pauvre fille!... l'idée de ce changement dans notre existence...

* René, Lucile.

LUCILE, inquiète.

Eh bien ?

RENÉ.

Oui, vous avez raison... ce mariage est ridicule... impossible... et pour nous... pour elle... il faut à tout prix...

LUCILE.

Il faut... il faut... en admettant cependant que Thérèse n'ait pas mis dans sa tête...

RENÉ.

Thérèse ?... Thérèse est une bonne fille, peu expansive, mais qui nous aime beaucoup... qui n'entend rien aux choses d'intérêt et qui est incapable de penser à nous faire le moindre tort.

LUCILE.

Vous la défendez avec une chaleur...

RENÉ.

C'est que vous l'attaquez toujours avec une persistance...

LUCILE, à part.

Je ne comprends pas... il se passe en lui quelque chose...

SCÈNE IX

LUCILE, RENÉ, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, rentrant par le fond.*

Vous me demandez, René ?

RENÉ.

Oui, cousine, oui... on a besoin de votre profil.

* René, Thérèse, Lucile.

Digitized by Google

LUCILE, avec beaucoup de douceur.

Tu n'es plus souffrante, bonne Thérèse ?

THÉRÈSE.

Non, non... c'est passé.

LUCILE.

Eh bien, sois gentille... pose un peu pour lui.

THÉRÈSE.

Mais...

LUCILE, lui prenant la main.

Tu le veux bien ?

THÉRÈSE, à elle-même.

Quelle onction !

RENÉ, assis sur l'angle de la table et taillant son crayon.

Nous parlerons de *lui*.

THÉRÈSE.

De qui ?

RENÉ.

Lui... pardieu... *lui* dit tout.

THÉRÈSE.

Je ne comprends pas.

LUCILE, s'efforçant d'être aimable.

Vrai ?

RENÉ.

Lui ?... c'est Pyrame pour Thisbé, c'est Hercule pour Omphale, c'est Philémon pour Beaucis, c'est Roméo pour Juliette... pour Thérèse... c'est Desfugerais !

THÉRÈSE.

Qui a pu vous dire ?

LUCILE.

Ton futur lui-même.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Par exemple !

RENÉ.

L'indiscret !

LUCILE.

Allons ! ne te fâche pas... ta beauté ne t'appartient plus... épouse et modèle !...

THÉRÈSE.

Mais, Lucile...

LUCILE.

Au revoir, cousine profondément dissimulée, au revoir, ma bonne petite Thérèse. (Elle l'embrasse. — A part, en sortant.) Je veillerai !...

SCÈNE X

RENÉ, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à elle-même.

Elle m'embrasse, elle m'appelle sa bonne petite Thérèse... qu'est-ce que cela veut dire ?

RENÉ, qui a disposé le fauteuil à gauche.

Là... mettez-vous ici.

THÉRÈSE.

Ah çà !... quelle histoire est-ce là ?

RENÉ, cherchant une pose.

Non... non... pas ainsi. . oui, comme ça... très-bien. (Il la fait asseoir.)

THÉRÈSE.

Mais voulez-vous me dire ce que tout cela signifie ?

Digitized by Google

RENÉ.

Ma foi, j'allais vous le demander. (Il s'assied sur l'angle de la table et appuie ses pieds sur la petite chaise qu'il a prise à gauche.)

THÉRÈSE.

A moi ?

RENÉ.

Un instant, n'oublions pas que nous posons...

THÉRÈSE.

Mais...

RENÉ.

C'est ça... de trois quarts... Oui, vous avez dans la physionomie quelque chose de triste et de sévère qui rentre tout à fait dans le type que je cherche...

THÉRÈSE.

Vous ne voulez donc pas me laisser parler ?

RENÉ.

Mais si... mais si... parlez... au contraire... ça illumine le visage. (Il dessine.)

THÉRÈSE.

Eh bien, voulez-vous me dire... oui ou non, si c'est une plaisanterie ?

RENÉ.

Quoi ?... Ah ! ce mariage !... non vraiment, rien n'est plus sérieux.

THÉRÈSE.

Ainsi, c'est d'accord avec ma mère que Lucile...

RENÉ.

Bah !... Tata est du complot ?... Oh ! elle doit être splendide !... Gageons qu'elle mettra son châle Claude Lorrain pour la cérémonie.

THÉRÈSE.

Tenez, mon bon René... ne plaisantez ni sur ma mère, ni sur moi, je vous en prie, car vous me faites bien mal.

RENÉ, s'interrompant.

Oh ! ma pauvre Thérèse, que je suis fâché... Ah çà ! voyons... je ne vous reconnais plus... Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ?... Qu'est devenu mon petit camarade d'hier, mon intrépide marcheuse, ce compagnon de route si heureux de vivre et qui se lançait à corps perdu dans les buissons, se déchirant la figure et les mains aux griffes des ronces, pour me rapporter victorieusement une branche d'aubépine en fleurs ?

THÉRÈSE.

Oh !... hier est loin. (Lui montrant les fleurs.) Voilà ce qui en reste.

RENÉ.

Je croyais avoir affaire à un esprit fort, à un philosophe, et je retrouve une femme qui a des nerfs et qui pleure ?

THÉRÈSE.

Des larmes dans mes yeux... c'est singulier, n'est-ce pas ?

RENÉ.

Elles ne vous vont pas mal, pardieu ! Vous êtes même très-belle comme ça. (Il reprend son dessin.)

THÉRÈSE.

Moi ?

RENÉ.

Oui... vous !... mais voyons... ne nous égarons pas... de quoi s'agit-il ? Car enfin, c'est tout au plus si je connais la question.

THÉRÈSE.

C'est vrai...

RENÉ.

Le parrain est, dit-on, éperdument épris de vous... il veut ous épouser...

THÉRÈSE.

Et comme Lucile tremble devant les volontés de ce Tartuffe...

RENÉ.

Lucile ?

THÉRÈSE.

Comme ma mère entrevoit dans ce mariage une ambition satisfaite...

RENÉ.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

On s'est entendu, je suppose, et l'on s'est dit : « Elle épousera ! » Voilà les tendresses de Lucile expliquées.

RENÉ.

Eh bien, quoi de plus simple que de dire : « Je ne veux pas ! »

THÉRÈSE.

Simple ?... vous croyez !... placée comme je le suis entre ma mère qui m'étourdira chaque jour de ses arguments... et Lucile, qui me lancera, avec sa voix d'ange, des épigrammes qui me glaceront le cœur.

RENÉ.

D'un mot, vous les ferez taire.

THÉRÈSE.

Taire ?... des femmes ? abandonner une cause sans l'avoir épuisée jusqu'au dernier mot, sans y être revenues sous toutes les formes imaginables... le matin, le soir... au bonjour, à l'adieu... partout !

RENÉ, riant.

Ah ! comme vous les connaissez !

THÉRÈSE.

« Se taire ? oui... l'on se tait... mais il y a l'arsenal des

» mots soulignés, les sourires mélancoliques, les larmes » muettes, les mouvements imperceptibles et les soupirs » étouffés qui vous traquent dans tous les coins de la vie » intime.

RENÉ.

» C'est vrai. »

THÉRÈSE.

Vous en savez quelque chose, René !

RENÉ.

Eh bien, voyons .. Après tout, quand vous l'épouseriez ce bonhomme ?

THÉRÈSE.

Oh ! vous aussi, René... Vous !

RENÉ.

Pourquoi pas ?

THÉRÈSE.

Que j'aime ce vieillard ou que je le déteste... qu'importe?

RENÉ.

Ah ! s'il vous est antipathique...

THÉRÈSE.

Mais non... si cela arrange tout le monde... Pourquoi se gêner avec moi ?

RENÉ.

Allez, continuez...

THÉRÈSE.

Que suis-je, moi ?

RENÉ.

Vous êtes superbe !

THÉRÈSE.

Une de ces pauvres créatures qu'on admet par pitié d'abord dans un ménage et qu'on y garde ensuite par un calcul pieux.

RENÉ.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

THÉRÈSE.

Un de ces parias de la famille auxquels on fait l'aumône quotidienne du toit et du pain, charité usuraire par laquelle on croit gagner le ciel dans l'autre monde et dont on se rembourse largement en tyrannisant l'obligé dans celui-ci.

RENÉ.

Je ne comprends plus.

THÉRÈSE.

Un soir, par une pluie d'orage... et pour lui éviter le retour dans un quartier perdu... on donne l'hospitalité à un parent attardé... un cousin oublié, un frère déchu, une sœur qu'on n'avoue pas.

RENÉ.

Ah ! oui... les parents du matin... les parents de l'armoire, comme dit Victor.

THÉRÈSE.

Pauvre chien errant et mouillé, ce parent honteux se glisse au coin du foyer, s'y réchauffe et s'y sèche; le lendemain, il paraît moins gauche et moins laid qu'on ne l'avait cru d'abord... il a un air de famille... et puis, il est si complaisant !... Il se rend utile dans la maison... il a des doigts qui cousent ou une intelligence qui pense... et l'on n'ose pas... C'est un frère ou une sœur !... on n'ose pas lui donner ce coup de pied brutal qui voudrait dire : « Va-t'en ! »

RENÉ.

Où diable prend-elle tout ça ?

THÉRÈSE.

Bref, on n'aurait pas laissé monter ce parent honteux par l'escalier d'honneur, mais on le laisse se faufiler par l'escalier de service.

Digitized by Google

RENÉ.

Très-joli !

THÉRÈSE.

Alors il s'installe. . il prend racine... il lui faut si peu de terre... Plante parasiste et sans nom, ce n'est ni un ami, ni un domestique... il ne porte pas la livrée... non... mais il endosse la défroque encore chaude du maître.

RENÉ, il cesse de dessiner.

Ah çà! voyons... est-ce sérieux?

THÉRÈSE.

Du reste, créancier loyal, il paye à toute heure en servilité sa dette de reconnaissance; dette toujours renouvelée, dette qu'il n'éteindra jamais... Pauvre parent honteux !... il ne donne pas son avis, il n'est pas frileux, il est sobre, il a une santé de fer... il accroche les rideaux, il reprise les bas et il va promener les vieillards ou les enfants... Voilà pour la vie de tous les jours... Dans les heures lugubres, c'est lui qui garde les malades et c'est lui encore qui veille et qui ensevelit les morts!

RENÉ.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Eh bien! ce n'est pas assez de disposer des bras, des yeux, du rire et des larmes de cette malheureuse créature... il lui reste une chose à elle encore, son cœur... une flamme cachée, un foyer secret qui la brûle mais qui la fait vivre... C'est encore trop pour elle... il faut lui prendre ce cœur... il faut en faire un jouet, au risque de le briser. (Elle pleure.)

RENÉ.

Ah çà !... c'est donc sérieux ?

THÉRÈSE, elle se lève

Non... je pleure... pour rire.

RENÉ, allant à elle.

Thérèse, vous avez un chagrin, une douleur secrète à laquelle il ne fallait qu'un prétexte pour éclater.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Moi... pas du tout.

RENÉ, lui prenant les mains et avec affection.

Est-ce quelque passion malheureuse? quelque amour méconnu?... Voyons, je suis votre ami... votre frère... Confiez-vous à moi.

THÉRÈSE, avec un rire forcé.

Ah! ah!... je ris de votre supposition... un amour... à moi... ah! ah!...

RENÉ.

Pourquoi pas?

THÉRÈSE.

Pour faire rire de moi!

RENÉ.

Est-elle drôle!

THÉRÈSE.

Vous voyez bien... je serais drôle!

RENÉ.

Mais... je ne dis pas...

THÉRÈSE.

Mon Dieu, on a ses chagrins... et l'on pleure... Voilà tout... mais les pleurs enlaidissent et je vais me cacher.

RENÉ.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Une passion... ah! ah!...

RENÉ, cherchant à la retenir.

Voyons...

THÉRÈSE.

Laissez-moi... laissez-moi. (Elle entre dans sa chambre, à droite.)

SCÈNE XI

RENÉ, puis MADAME CHAMBRY.

RENÉ, seul.

Singulière nature !... pauvre Thérèse... Elle n'est pas heureuse... bien certainement, elle a quelque amère déception qui la torture...

MADAME CHAMBRY, entrant très-étourdiment par le fond.

Mademoiselle Thérèse, voulez-vous avoir la bonté... (Poussant un cri de surprise en apercevant René.) Ah !

RENÉ.

En voilà une qui n'a pas de chagrin.

MADAME CHAMBRY. *

Ah ! pardon, René... je ne croyais pas vous rencontrer... et j'ai été tellement saisie... Oh ! que ça fait mal... (Lui prenant la main.) Tenez, c'est là... c'est le cœur, n'est-ce pas ?

RENÉ.

Oui, oui... c'est le cœur... la cause de bien des maux. (Il reprend l'album qu'il a mis dans sa poche et retouche au dessin qu'il vient de faire.)

MADAME CHAMBRY.

Et de bien des plaisirs... il ne faut pas être injuste... Tiens, vous dessiniez ?

RENÉ.

Un simple croquis.

MADAME CHAMBRY.

Oh ! que c'est ressemblant !

* Madame Chambry, René.

RENE.

Vous trouvez ?

MADAME CHAMBRY.

C'est Thérèse...

RENÉ.

Vous vouliez lui parler !...

MADAME CHAMBRY.

Je venais lui demander du papier à lettre.

RENÉ.

Je crois que nous pouvons parfaitement nous permettre...

MADAME CHAMBRY.

N'est-ce pas ? (Elle ouvre le tiroir de la table.) Oh ! je l'aime beaucoup, mademoiselle Thérèse. . avec sa figure mélancolique, elle a l'air d'une héroïne du roman... Tiens... je ne vois pas de papier à lettre. (Cherchant dans le buvard qu'elle a trouvé.) Mais cela... non... c'est écrit de l'autre côté. (Lisant.) « Ma journée. »

RENÉ, continuant à dessiner.

Comment ?

MADAME CHAMBRY.

Ah ! il paraît que mademoiselle Thérèse écrit un journal... Moi, j'en ai recommencé un plus de dix fois... je n'ai jamais pu le continuer.

RENÉ.*

Vraiment ?

MADAME CHAMBRY.

Ah ! elle a une très-jolie écriture... bien lisible... « La vallée de Chevreuse. » Voyez-vous, c'est d'hier. (Elle donne la page à René qui s'en empare vivement.)

RENÉ, à part.

C'est singulier.

* René, madame Chambry.

SCÈNE XII

RENÉ, MADAME CHAMBRY, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, venant de la droite, à part. *

Cette clef que j'ai laissée...

RENÉ.

Elle ! (Il cache la page qu'il lisait.)

MADAME CHAMBRY.

Ah ! mademoiselle, venez vite à notre secours, nous ravageons votre table pour y trouver une feuille de papier à lettre.

RENÉ, embarrassé.

Oui, nous avons cherché...

THÉRÈSE, très-émue.

Vraiment? vous avez très-bien fait... mais si vous voulez venir dans ma chambre, vous trouverez là...

MADAME CHAMBRY.

Ah ! au fait, voyons donc votre chambre, je ne la connais pas !... (Elle en ouvre la porte.) Dieu, que c'est gentil ! — c'est d'un coquet !... (Elle entre dans la chambre.)

THÉRÈSE, inquiète, l'y suivant.

Vous trouvez?

RENÉ, seul.

Oh ! je me suis trompé, assurément. — (Il parcourt la page.) René !... mon nom — encore — et là !... pauvre fille !... pauvre Thérèse !...

* René, madame Chambry, Thérèse.

Digitized by Google

SCÈNE XIII

RENÉ, THÉRÈSE, puis LUCILE.

THÉRÈSE, rentrant.

Dieu !

RENÉ, surpris par Thérèse.

Que faire ?

THÉRÈSE.

René !... René !... vous avez lu !... (Elle lui prend la feuille.)

LUCILE, qui vient par le fond.

Quoi donc ?

THÉRÈSE. *

Rien...

LUCILE, montrant la page dans les mains de Thérèse.

Mais... ce papier ?...

RENÉ.

Ce papier...

LUCILE.

Ah ! je l'avoue... ce matin déjà un doute cruel avait traversé mon cœur... j'ai cru que vous aviez un secret.

RENÉ.

Un secret ?

LUCILE.

J'ai craint une trahison ! et maintenant que le hasard me fait voir (montrant Thérèse) entre ses mains la preuve peut-être que je redoute et que je cherche... (Elle s'avance comme pour prendre la page des mains de Thérèse.)

* René, Lucile, Thérèse.

THÉRÈSE.

Lucile!

RENÉ. *

Madame!... ah!... c'est indigne, indigne de me soupçonner... de me... Donnez-moi cela, Thérèse. (Il lui prend le papier des mains.) Tenez, madame, regarde-la bien cette preuve — cette lettre, peut-être... (La froissant et la jetant dans la cheminée.) La voilà dans le feu!... La confiance m'aurait fait rougir si j'avais été coupable... Votre défiance excuserait ma faute si j'en avais une à me reprocher.

LUCILE.

Mais...

RENÉ.

Ne revenez jamais sur ce sujet... ne me demandez aucune explication, vous n'en aurez pas. Je n'ai rien à me reprocher... Rien... entendez-vous?... Laissez-moi!...

THÉRÈSE, très-humblement à René.

Merci!

LUCILE.

René!...

RENÉ.

Laissez-moi. (Il sort par le fond.)

* Lucile, René, Thérèse.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Le salon du premier acte, après dîner. — Le café est servi sur une table à gauche; le canapé est à droite avec une petite table, une chaise et un tabouret sous la table.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCILE, THÉRÈSE, près de la table à gauche, Thérèse travaille, Lucile sert le café; VICTOR debout au milieu prenant son café, MARIE vient d'apporter une tasse de café à DESFUGERAIS; celui-ci fait une patience sur la table à droite; madame DUPARC, assise sur le canapé à droite, le regarde. — RENÉ à l'écart, au fond, près de la fenêtre.

* LUCILE, qui pendant toute cette scène doit être préoccupée de la tenue de Thérèse et de l'état d'irritation de son mari; à René.

Vous êtes bien sûr que vous ne voulez pas de café, René?

RENÉ, sortant de sa rêverie.

Non... merci... il m'agite.

DESFUGERAIS, prenant son café.

Oh! celui-là, on peut en prendre impunément... c'est de l'eau.

* Lucile, Thérèse, — René au fond; Victor sur le devant, — Desfugerais, Marie, madame Duparc.

MADAME DUPARC.

Si on me laissait vous le faire à ma façon...

LUCILE.

Vous ne le trouvez pas bon?

DESFUGERAIS.

Notez bien que je ne me plains pas.

VICTOR, à part.

Au contraire...

DESFUGERAIS.

Mais voyez-vous, quand on fait du café pour tant de monde à la fois... ça n'est pas possible... il est détestable. (Après avoir bu, il donne sa tasse a Marie.)

LUCILE.

Je suis désolée...

VICTOR, à Marie qui emporte la tasse de Desfugerais.

Marie, où est donc ta tante Anna?

MARIE, bas à Victor.

Voulez-vous bien vous taire, oncle terrible! elle est sortie après dîner avec madame Chambry pour faire une surprise à papa.

VICTOR, bas.

Ah! oui... des fleurs... pour sa fête. (Marie porte la tasse de Desfugerais sur le plateau; Victor en fait autant de la sienne.)

MADAME DUPARC, suivant la patience de Desfugerais.

Attachez-vous une idée à vos patiences, monsieur Desfugerais?

DESFUGERAIS.

Jamais! quand je ne réussis pas, ça m'empêcherait de dormir.

(Lucile et Marie emportant par la gauche le plateau et la cafetière.)

RENÉ, allant et venant au fond, puis ouvrant la fenêtre.

On étouffe ici. (Il trouve sur la cheminée un journal qui a encore sa bande; il l'ouvre et le parcourt.)

DESFUGERAIS.

Je ne trouve pas, moi... Il vient un vent par cette fenêtre...

MADAME DUPARC.

Prenez donc ma place.

DESFUGERAIS, se levant.

Mais non... mais non... je ne veux pas vous déranger.

MADAME DUPARC.

Allez donc... allez donc.

DESFUGERAIS, à madame Duparc en prenant sur le canapé la place qu'elle lui offre et après avoir regardé amoureusement Thérèse.

Savez-vous que votre fille est très-belle ce soir?

MADAME DUPARC, qui a pris la place de Desfugerais.

Eh bien, quand vous me ferez toujours son *panégérique !* faites votre demande.

RENÉ, près de la cheminée continuant de lire, à Victor qui prend l'air à la fenêtre.

Veux-tu lire le journal ?

VICTOR, d'un ton de reproche.

Oh ! qu'est-ce que je t'ai fait ?

RENÉ.

C'est que tu y verras un article... très-bien tourné, ma foi... celui que j'attendais sur l'exposition.

LUCILE, rentrant avec une lampe garnie d'un abat-jour qu'elle pose sur la table à gauche.

Ah !... l'on parle de vos tableaux ?

MARIE, qui suit sa mère, bas à Victor.

On a sonné... ce sont les fleurs... chut !... (Elle sort par le fond.)

RENÉ.

Mais oui... on en parle.

Digitized by Google

DESFUGERAIS, à madame Duparc.

Croyez-vous qu'elle consente ?

LUCILE, à René.

Et comment?

RENÉ, lui donnant le journal.

Mal... voyez... mais je ne me plains pas... c'est justice ! je dois, au contraire, remercier l'ami inconnu et sincère qui se charge du pénible métier de me dire mes vérités. Il regrette mon passé eti l déplore mon présent... il a pardieu bien raison. Il ne dit pas encore de ma peinture la moitié du mal quej 'en pense.

DESFUGERAIS

Il est fou ce garçon... il me rendra malade avec ses paradoxes ! (Il quitte sa place et va prendre à gauche celle qu'occupait Lucile, il ne perd pas Thérèse de vue.)

VICTOR.

Ah çà !... voyons... est-ce qu'on t'a remis des cendres sur la tête, à toi ?

RENÉ, très-agité.

Du tout ! ah ! bien oui !... ce soir, ce n'est pas du sang que j'ai dans les veines... c'est du feu... Je lui mettrai une carte à l'auteur de cet article... c'est un homme de cœur.

LUCILE, à part, au fond près de la cheminée.

Qu'a-t-il donc ?

RENÉ, assis sur le canapé avec Victor et montrant Desfugerais.

Mais regarde donc ce vieux fourbe de parrain...

MADAME DUPARC, quittant sa place et allant à Thérèse.

Comme tu es rouge, ma chérie.

THÉRÈSE, qui travaille avec beaucoup d'action.

C'est cette broderie. (Madame Duparc fait des signes d'intelligence à Desfugerais qui n'ose pas se décider à aborder la question : elle s'assied derrière la table, entre Desfugerais et Thérèse.)

Digitized by Google

DESFUGERAIS, faisant un grand effort sur lui-même.

Eh bien, ma chère Lucile, avez-vous soumis mon humble requête à mademoiselle votre cousine?

RENÉ, à Victor.

Ah !... c'est donc ça!

VICTOR, riant.

Quels regards!

LUCILE, embarrassée, s'asseyant à droite près de la table.

Certainement... et Thérèse va vous dire...

MADAME DUPARC, à elle-même.

Enfin!

THÉRÈSE, qui n'est pas du tout à ce qui se dit.

Quoi donc?

LUCILE, à Thérèse.

Tu sais...

THÉRÈSE.

Ah! oui... je n'y étais plus d : tout... c'est donc sérieux, monsieur Desfugerais?

DESFUGERAIS.

Avez-vous pu en douter?

THÉRÈSE.

Vous m'aimez?

DESFUGERAIS, avec feu.

Certainement!

THÉRÈSE.

Ah! vous me faites là un grand plaisir, tenez!

LUCILE.

Comment?...

MADAME DUPARC, à Desfugerais.

Quand je vous le disais!

Digitized by Google

RENÉ, à Victor.

Plaisante-t-elle?

VICTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.

THÉRÈSE, serrant la main à Desfugerais.

Merci, monsieur Desfugerais, je n'oublierai jamais que vous êtes le premier homme qui ait eu le courage de me dire : « Je vous aime. »

DESFUGERAIS.

C'est moi qui suis trop heureux...

THÉRÈSE

Et devant témoins... sans que cela ait provoqué un sourire... un sarcasme... concevez-vous ma joie?...

MADAME DUPARC.

Comment?

THÉRÈSE.

Moi?... mais je m'imaginais que si la pauvre maîtresse de musique courant le cachet en robe couleur de muraille, avait été surprise avec ce mot brûlant de l'amour sur les lèvres, il n'y aurait pas eu assez de huées pour ce masque ridicule surpris par le mercredi des cendres!

MADAME DUPARC.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

THÉRÈSE.

Et quand vous me révélez que je suis l'un de ces êtres faibles devant lesquels le plus fier s'agenouille sans s'abaisser, que je suis une femme enfin... vous ne voulez pas que je pleure de joie?

VICTOR, à René et à Lucile.

Qu'a-t-elle donc!

DESFUGERAIS.

Eh bien?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Eh bien, voyez ce que c'est que le bonheur... Il nous gâte... il nous rend égoïstes... impitoyables... on s'y enferme, on s'y calfeutre... et le malheur peut bien frapper... on n'ouvre pas.

DESFUGERAIS.

Que voulez-vous dire?

THÉRÈSE.

Mon cœur est plein de la plus grande joie qu'il lui fût permis d'espérer... je suis aimée... on m'aime... et je vais vous faire le plus grand chagrin que vous ayez jamais ressenti.

DESFUGERAIS.

Vous?

THÉRÈSE

Vous êtes riche et je suis pauvre...vous m'aimez et je ne vous aime pas... qui sait? j'en aime peut-être un autre.

LUCILE.

Comment?

THÉRÈSE.

Ça serait inouï, n'est-ce pas ?

MADAME DUPARC.

Mais enfin...

THÉRÈSE.

Vous voyez donc bien que je ne peux pas être votre femme... je m'en rapporte à Lucile, à Victor, à... René lui-même...

LUCILE, à elle-même.

C'est clair !

DESFUGERAIS.

Ainsi vous refusez?

THÉRÈSE.

Je refuse.

Digitized by Google

DESFUGERAIS, très-ému, se levant.

Ah!... vous me faites de la peine, beaucoup de peine, ma chère Thérèse... Moi qui croyais... tenez... c'est honteux mais les larmes.

MADAME DUPARC, à elle-même.

Pauvre monsieur!

DESFUGERAIS.

Mais, je ne vous en veux pas, mon enfant... on vous sacrifie...

LUCILE, qui s'est levée.

Croyez bien...

DESFUGERAIS.

C'est bon... je sais ce qui me reste à faire... ou plutôt... à refaire. (Il tire de sa poche un papier qu'il déchire en deux ou trois morceaux avec affectation.)

RENÉ, qui a quitté le canapé.

Quoi donc?

VICTOR, de même, ramassant les morceaux.

Son testament!

DESFUGERAIS.

Les morceaux n'en sont pas bons, monsieur!...

LUCILE.

Je vous assure...

DESFUGERAIS.

Je n'ai nommé personne, madame...

RENÉ, allant à lui.

C'est possible, cher parrain, mais ce que vous dites là je le prends pour nous... pour moi personnellement.

LUCILE.

René!...

DESFUGERAIS.

Comme il vous plaira.

RENÉ.

Eh bien !... il ne me plaît pas de souffrir plus longtemps le despotisme ridicule que vous exercez chez moi.

DESFUGERAIS.

Chez vous ?

LUCILE.

Mais, mon ami...

RENÉ.

Chez moi... et puisque nous en sommes à appeler les choses par leur nom, ne nous arrêtons pas en si beau chemin, je vous prie.

DESFUGERAIS.

Allez !

RENÉ.

Voyons un peu, de quoi s'agit-il, parrain ? Il vous passe une fantaisie de mariage dans la tête, et il faut qu'immédiatement tout cède à votre bon vouloir. Il faut que Lucile intercède en votre faveur, il faut surtout que cette pauvre Thérèse, qui n'en peut mais, vous adore !... Et si elle ne vous aime pas ? croyez-vous que Lucile et moi nous allons la circonvenir, dans la crainte de vous voir disposer de votre fortune ?

DESFUGERAIS.

Ma fortune ?

VICTOR, à lui-même.

Il ne restera pas une vitre dans la maison.

RENÉ.

Non, cher parrain... détrompez-vous... je ne suis pas un coureur d'héritages, et je suis incapable de suivre un collatéral à la piste, comme un requin suit le sillage d'un vaisseau qui porte un malade.

DESFUGERAIS.

Requin !... malade !... D'abord, monsieur, je ne suis pas du tout malade !...

RENÉ.

Faites donc de votre bien ce que bon vous semblera.

DESFUGERAIS.

Vous pouvez bien y compter.

RENÉ.

Fondez des prix...

DESFUGERAIS.

Pourquoi pas ?

RENÉ.

Mariez-vous, ne vous mariez pas... Ayez des enfants...

DESFUGERAIS.

Eh ! mais...

RENÉ.

Vous en aurez !... On en a toujours à votre âge... vous êtes libre.

DESFUGERAIS.

Dieu merci.

RENÉ.

Mais, je ne croirai jamais avoir payé trop cher le bonheur ineffable de vous faire entendre une fois la pure vérité.

DESFUGERAIS.

Monsieur... vous vous repentirez !...

RENÉ.

Je ne crois pas... vous pourrez me détester... mais je vous défie de ne pas m'estimer, cher parrain.

DESFUGERAIS.

Mademoiselle Thérèse, je ne vous en veux pas... Si vous avez jamais besoin de moi...

VICTOR, à part.

Adressez-vous à côté.

DESFUGERAIS, à Victor.

Il suffit, monsieur. (A René.) Bonsoir ! (Il sort, entre Victor et René par le fond.)

RENÉ.

Je vous baise les mains, parrain.

VICTOR.

Je ne te le conseille, ma foi, pas.

SCÈNE II

RENÉ, VICTOR, LUCILE, THÉRÈSE, MADAME DUPARC.

MADAME DUPARC, bas à Victor, au fond.

Là !... voilà *de la belle ouvrage.*

VICTOR, bas.

Du *bel !*

MADAME DUPARC.

Comment ?

VICTOR.

L'ouvrage est un homme. (Il va à la cheminée.)

LUCILE.

Eh bien, Thérèse, as-tu été assez ridicule?... As-tu assez irrité ce pauvre homme par tes réponses inconvenantes ?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Moi ?...

LUCILE.

Ne pouvais-tu pas...

RENÉ.

Ah ! voyons... Lucile... en voilà assez... N'allez-vous pas rendre Thérèse responsable de ma colère ? Elle n'a répondu à ce vieux fou que des choses fort raisonnables.

LUCILE.

Mais, René...

RENÉ.

Que souhaitions-nous d'elle, vous et moi ?... un refus... elle a refusé.

LUCILE.

Cependant...

RENÉ.

Viens-tu, Victor ?... Je vais fumer une cigarette.

VICTOR.

Je crois en effet que le moment en est venu. (René fait une cigarette et offre à Victor de quoi en faire une.)

LUCILE.

Oh ! ne vous en allez pas, René... du moment que vous prenez parti contre moi... je me tais... c'est moi qui me retire.

VICTOR, à part.

Oh ! la vie en famille... difficile !

LUCILE, bas et sévèrement à Thérèse.

Thérèse, c'est la première fois que mon mari me parle ainsi, et c'est à cause de toi... Tâche que cela ne recommence jamais... jamais, entends-tu !

(Elle sort par la gauche.)

Digitized by Google

SCÈNE III

MADAME DUPARC, THÉRÈSE, VICTOR, RENÉ.

THÉRÈSE, à Victor, résolûment.

Victor, voulez-vous nous donner asile chez vous, à ma mère et à moi ?

RENÉ, qui allumait son cigare pour sortir, revenant.

Comment ?

VICTOR, très-franchement.

Non.

THÉRÈSE.

Pourquoi ?

VICTOR.

Tout ce que vous voudrez... ma bourse, ma vie, mon temps... mais le partage du toit conjugal... jamais !

THÉRÈSE.

Vous avez raison.

VICTOR.

Voulez-vous cinq cents francs, mille francs, pour vous meubler deux petites chambres ? Mes économies de deux ans... je vous les donnerai.

THÉRÈSE.

Vous êtes un brave cœur...

RENÉ.

Êtes-vous folle ?

Digitized by Google

MADAME DUPARC.

Pour un mot que t'a dit Lucile .. vas-tu pas te *tourner les sens ?*

VICTOR.

Allez-vous-en... c'est le parti le plus sage.

RENÉ.

Pourquoi donc ?

VICTOR, à René.

Ton ménage s'en va à la dérive... tu es nerveux... ta femme t'ennuie...

RENÉ.

Où vois-tu ça ?

VICTOR.

A la façon dont tu me le demandes.

MADAME DUPARC.

Ah ! dame... Lucile est trop drôle aussi... (Thérèse fait signe à sa mère de se taire et elle remonte vers la fenêtre.)

VICTOR.

Bon... jetez de l'huile sur le feu !... Eh bien, quel rôle jouerez-vous alors toutes les deux au milieu de ce ménage désuni ?... Prendrez-vous le parti de Lucile ? Non... vous ne l'aimez pas. René pourra-t-il chercher une consolation dans votre amitié ?...

RENÉ.

Pourquoi pas ?

VICTOR.

Dans celle de Tata, oui... si tu veux ; dans celle de Thérèse... non.

MADAME DUPARC.

Par exemple !... moi qui *a* été mariée deux fois.

VICTOR, la reprenant avec impatience.

Moi qui *ai*.

Digitized by Google

MADAME DUPARC, continuant.

Moi qui *est* toujours restée fidèle à mes devoirs...

VICTOR, la reprenant, plus fort.

Moi qui *suis !*

MADAME DUPARC, achevant.

Je ne vois pas pourquoi...

VICTOR.

Vous ne voyez pas... vous ne voyez pas que René recevant chaque jour le choc des mauvaises humeurs conjugales, René sera invinciblement poussé vers Thérèse; attiré par la sympathie de leurs idées, de leurs sentiments, il lui confiera ses chagrins, ses déceptions, comme à une amie, comme à une sœur.

MADAME DUPARC.

Eh bien, où serait le mal ?

VICTOR.

Précisément là... dans ce mot *sœur!* un coquin de mot qui est si honnête, si pur, qu'on se livre à lui sans défiance. « Mon frère... ma sœur... » quoi de plus doux ? « Amour fraternel... » quoi de plus éthéré ? mais peu à peu l'adjectif s'efface... le substantif reste et c'est du bel et bon amour sans adjectif.

RENÉ, revenant à Victor.

Allons donc !

THÉRÈSE, résolûment.

Demain, en deux heures, je me charge de trouver un réduit.

RENÉ.

C'est insensé.

MADAME DUPARC.

Mais, malheureuse enfant, tu ne sais donc pas ce qu'il faut rien que pour deux femmes seules...

THÉRÈSE, lui coupant la parole.

Oh ! ma mère, je t'en conjure, ne mêle pas ton arithmétique aux choses de délicatesse et de cœur.

VICTOR.

C'est ça, rentrons nos larmes et faisons nos paquets.

RENÉ.

C'est mal ce que tu fais là, Victor.

VICTOR.

Mal?

RENÉ.

Très-mal !

VICTOR.

Eh bien, franchement, la main sur la conscience, je ne trouve pas... Allons, allons, Tata, à l'œuvre... (A Thérèse.) Et ne faiblissons pas!... (A madame Duparc en l'entraînant.) Allons. (Il sort avec elle par le fond.)

SCÈNE IV

RENÉ, THÉRÈSE.

RENÉ, après un silence.

Donc, c'est décidé?

THÉRÈSE, près de la chaise à droite.

Oui.

RENÉ.

Vous nous quittez?

THÉRÈSE.

Oui... car je vous aime, René... car vous ne l'ignorez

Digitized by Google

plus, et cet amour ne peut être que coupable, s'il est partagé... ridicule s'il ne l'est pas!

RENÉ.

Ainsi, le jour où je rencontre une affection intelligente qui m'a compris .. un cœur dévoué qui se donne à moi...

THÉRÈSE.

Il faut éviter un danger... une lutte qui ne serait peut-être pas au-dessus de vos forces, mais qui serait certainement au-dessus des miennes.

RENÉ.

Thérèse, avec une âme d'élite comme la vôtre, avec une probité comme la mienne, on peut braver sans témérité tout ce qui serait péril pour des cœurs vulgaires: et dût-il y avoir combat, soyez assurée que nous en sortirons chaque jour plus grands, plus heureux et plus fiers de nous-mêmes.

THÉRÈSE.

Le croyez-vous sincèrement?

RENÉ.

Oui, je le crois.

THRÈSE.

Mais pensez donc, René, que je n'ai plus de sauvegarde, que je n'ai plus la crainte salutaire de trahir mon secret... Je ne m'appartiens plus... un regard... un tressaillement de moi... vous les interpréterez... et je n'aurai plus le droit de me retrancher dans cette inviolabilité de la pensée qui faisait toute ma force.

RENÉ.

Eh! Dieu soit loué!... c'est cette communauté d'idées, c'est cette union mystérieuse et loyale de nos cœurs qui nous donnera à l'un et à l'autre le courage de poursuivre notre route... le jour où l'un faiblira, l'autre lui tendra la main.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Non... vous ne savez pas ce que vous me demandez... vous ne me connaissez pas... Hier, je me contraignais, mais ne me sentant plus subjuguée par la terreur de vous paraître ridicule... je me montrerai telle que je suis... ombrageuse... (Presqu'à elle-même.) Jalouse !

RENÉ.

Thérèse, je vous en prie.

THÉRÈSE.

Je vous en prie moi-même, René, n'insistez pas.

RENÉ.

Partez donc! abandonnez-moi à la triste situation qui m'est faite — vous y échappez — que vous importe?

THÉRÈSE.

Oh! n'enviez pas le sort qui m'attend! — Je ne parle pas de ma pauvreté, — je l'aime — elle a sa grandeur et sa poésie — mais quel refuge trouverai-je dans mon isolement? quelle consolation? quel cœur digne d'une confidence?

RENÉ.

Eh bien, alors?

THÉRÈSE, près de se laisser convaincre.

Mais non... je ne pourrais pas... je ne pourrais pas... (Les larmes lui échappent, elle tombe assise près de la table, à droite.)

RENÉ.

Ainsi, ce n'est pas assez que Lucile ait étendu sur vous, sur moi cette domination mesquine; — ce n'est pas assez qu'elle ait courbé ma volonté, ma force, mon talent sous son despotisme béat, il faut encore... (Il s'assied sur le canapé et n'est séparé de Thérèse que par la table.)

THÉRÈSE.

René!

RENÉ.

Près de vous, je n'aurais eu désormais qu'amour et respect pour mon art, vous vous seriez faite la gardienne incorruptible de l'atelier, veillant à ce que l'artiste ne se laissât pas glisser sur la pente facile du métier.

THÉRÈSE, à elle-même.

Oui.

RENÉ.

Sévère pour toute idée infime, quel accueil enthousiaste vous eussiez fait à une pensée vraiment noble et grande!

THÉRÈSE.

N'est-ce pas?

RENÉ.

Quel écho dans votre cœur, quelle flamme dans vos yeux.

THÉRÈSE.

Oh! ne parlez pas ainsi.

RENÉ.

Voyons, restez...

THÉRÈSE, hésitante.

Non...

RENÉ, s'emparant de la main de Thérèse.

Je vous le demande... à genoux. (Accoudé sur la table, il s'agenouille sur un petit tabouret qui est devant le canapé.)

THÉRÈSE, après un silence.

René, vous rappelez-vous la journée d'hier?

RENÉ.

Oui.

THÉRÈSE.

Vous rappelez-vous ce sentier rapide et embarrassé de mille branches qu'il vous fallait maintenir à chaque pas pour qu'elles ne vinssent pas m'aveugler?

Digitized by Google

RENÉ.

Oui... oui...

THÉRÈSE.

Vous rappelez-vous que nous sommes arrivés à un endroit tellement escarpé que, malgré tout, j'ai été obligée d'accepter votre main bien des fois refusée déjà?

RENÉ.

En effet.

THÉRÈSE.

Je me suis penchée vers vous, vos cheveux ont effleuré mes lèvres, votre main retenait fortement la mienne... je me suis élancée... et dans cette minute, dans cette seconde, j'ai vu, à travers un éblouissement prompt comme un éclair, tous les périls de la vie que vous m'offrez... René, je ne pourrai jamais ni prendre votre main, ni m'appuyer à votre bras. (Elle se leve.) Adieu!

RENÉ, la suivant.

Non, Thérèse, non... c'est impossible... je n'aurai pas entrevu cet avenir... je n'aurai pas touché de si près au bonheur pour...

SCÈNE V

THÉRÈSE, LUCILE, RENÉ.

LUCILE, entrant par le fond, très-froidement à Thérèse.

Que me dit-on, tu nous quittes?

THÉRÈSE.

Mais...

RENÉ.

Non pas... non pas... il n'est plus question de tout cela... c'est arrangé... j'ai pris sur moi...

LUCILE.

Ah !...

RENÉ.

Thérèse est toute disposée à serrer votre main, si vous voulez la lui tendre...

LUCILE.

S'il ne faut que cela... (Lucile tend très-lentement la main à Thérèse, qui ose à peine lui donner sa sienne.) Qu'as-tu donc ? Ta main est glacée...

THÉRÈSE.

Moi?...

LUCILE.

Je te demande bien pardon de t'avoir blessée...

THÉRÈSE.

Mais non... c'est moi qui ai eu tort et dorénavant...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE, ANNA, VICTOR, MADAME DUPARC, puis MADAME CHAMBRY.

MARIE, entrant par le fond et se jetant au cou de son père.

Mon petit père, nous te souhaitons une bonne fête. (Elle lui donne un bouquet.)

RENÉ, l'embrassant.

Merci, chère enfant, merci. (Serrant la main des autres person-

nages qui suivent Marie.) Quelle bonne surprise ! (Victor, Anna et Marie restent auprès de la cheminée où ils arrangent, dans les vases, les bouquets qu'ils ont apportés.)

MADAME CHAMBRY, à René, arrivant en retard avec son bouquet.

Ah çà !... Et moi ? (Elle l'embrasse et se joint au groupe du fond que Victor et madame Duparc ont quitté.)

RENÉ. *

Et vous, Lucile, vous ne me souhaitez rien ?

LUCILE, sortant de sa préoccupation.

Si vraiment .. tout le bonheur que vous méritez.

RENÉ.

Vous ne vous engagez guère !

MARIE.

Et toi, ma tante, tu n'embrasses pas papa ?

(Musique de scène à l'orchestre.)

THÉRÈSE, embarrassée.

Moi ?... (Elle se dirige très-lentement vers René.)

LUCILE, qui ne perd pas Thérèse de vue un instant, à part.

Comme elle est pâle.

MADAME DUPARC, inquiète. **

Qu'as-tu, ma chérie ?

THÉRÈSE.

Rien...

MADAME DUPARC, voyant Thérèse faiblir.

Mais elle se trouve mal !... (Elle la fait asseoir près de la table à gauche.)

ANNA.

Oh ! mon Dieu !

* Victor, madame Duparc, Thérèse, Lucile, René ; — Anna, Marie, madame Chambry, au fond à droite.

** Victor, Lucile, madame Duparc, René.

MADAME DUPARC.

Ma fille! (Tout le monde l'entoure.)

RENÉ, près de Thérèse.

Vous l'étouffez... et puis ce sont ces fleurs... Ouvrez la fenêtre, Lucile, un flacon. (Madame Duparc sort par la gauche, Victor, après avoir ouvert la fenêtre, sort avec Anna par le fond.)

MADAME CHAMBRY.

Bon! c'est comme un fait exprès... moi qui ai toujours le mien... (Elle sort par le fond.)

RENÉ, bas à Thérèse. *

Tout à l'heure... au jardin... il faut que je vous parle.

LUCILE, qui a entendu ces paroles en passant derrière René.

Dieu!

MARIE, allant à sa mère.

Quoi donc, maman?

MADAME DUPARC, revenant par la gauche avec un flacon.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Je suis mieux... bien mieux... pardon.

RENÉ, à Victor, Anna et madame Chambry qui reparaissent au fond.

Il ne lui faut qu'un peu de repos. (Il les reconduit; la porte se referme.)

MADAME DUPARC.

Je vais te préparer ta chambre, ma chérie. (Elle sort par la gauche; long moment de silence et de contrainte pendant lequel Thérèse et Lucile se trouvent en face l'une de l'autre.)

THÉRÈSE, se levant et prenant beaucoup sur elle-même, à Lucile.

Bonsoir...

MARIE, à Thérèse.

Adieu, ma tante...

* Thérèse, René, Lucile, Marie.

Digitized by Google

LUCILE, à Marie au moment où elle va embrasser Thérèse.

Viens! (Elle l'emmène, et la fait sortir devant elle par la gauche.)

SCÈNE VII

THÉRÈSE, seule.

Lucile!... comment, c'est à moi qu'un tel outrage... et je suis là... et je reste... Allons, allons, c'est de la folie... je vais trouver René, et je lui ferai comprendre... Mais pas de larmes... du courage, il en faut... Une bonne et honnête résolution qui nous sauve tous les deux... Allons!

SCÈNE VIII

LUCILE, THÉRÈSE.

LUCILE, qui est rentrée par la gauche, barrant le chemin à Thérèse qui se dirige vers le fond.

Où vas-tu donc?

THÉRÈSE, très troublée.

J'avais oublié mon ouvrage... je...

LUCILE.

Tu mens! — mon mari t'a donné un rendez-vous,— tu y cours.

THÉRÈSE.

Moi?

Digitized by Google

LUCILE.

Ose dire le contraire !

THÉRÈSE.

Eh bien!... c'est vrai... j'allais trouver René... mais si tu veux m'écouter... si tu veux avoir confiance en moi.

LUCILE.

Confiance? en toi?... serpent qui, depuis des années, rampes à mes pieds et qui t'enroules aujourd'hui autour de moi pour me mordre le cœur !

THÉRÈSE.

Lucile, la colère t'égare.

LUCILE.

Ah ! je comprends la scène de tantôt... la lettre... je comprends...

THÉRÈSE.

Laisse-moi te dire...

LUCILE.

Tu aimes René !

THERÈSE.

Tais-toi !

LUCILE.

Tu l'aimes !

THÉRÈSE.

Dieu sait pourtant si j'allais à lui dans une bonne pensée !

LUCILE.

Toi?

THÉRÈSE.

Regarde-moi... ai-je l'air d'une femme qui ment ?

LUCILE.

Je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

Voyons... écoute-moi, Lucile... tu es une femme de sens et de cœur... Eh bien, oui, mon caractère peut être aigri, irrité... mais je ne suis pas une méchante créature... je t'ai donné des preuves de dévouement et je suis incapable d'une lâcheté, d'une bassesse.

LUCILE.

Vraiment !

THÉRÈSE.

Cependant, tiens, je le reconnais, toutes les apparences sont contre moi... C'est une fatalité... C'est vrai... mais je te le jure... — et tu le sais, je ne suis pas fille à faire un faux serment...— je te le jure, je ne suis pas coupable... je ne veux pas l'être... entends-tu ?

LUCILE.

Oui.

THÉRÈSE.

Me crois-tu ?

LUCILE.

Non !

THÉRÈSE.

Tiens ; tu es sans pitié.

LUCILE.

Comme toi.

THÉRÈSE.

C'est donc la lutte que tu veux ?

LUCILE.

Ah ! tu ne pars plus ?

THÉRÈSE.

La guerre ?

LUCILE.

Oui.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Tu me défies ?

LUCILE.

Oui...

THÉRÈSE.

Soit !

LUCILE.

Et maintenant, tiens... va... va à ton rendez-vous... Je ne te crains plus...

THÉRÈSE.

Lucile !

LUCILE.

Je te méprise ! (Elle sort par la gauche.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Le salon du premier acte dont le mobilier est entièrement changé. — Ameublement riche et de bon goût. — Objets d'art, etc. — Lustre et candélabres dans lesquels sont des bougies à moitié consumées. — Une table à gauche avec chaises, canapé à droite. — Un piano placé devant la fenêtre de façon que la personne qui se met au piano soit vue de face par le public.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, VICTOR.

LE DOMESTIQUE, introduisant Victor.

Si monsieur veut bien attendre un instant...

VICTOR.

Mais... monsieur René?...

LE DOMESTIQUE.

Il est sorti... Cependant, il ne tardera pas à rentrer... il doit conduire ces dames à l'église.

VICTOR.

A l'église?

LE DOMESTIQUE.

Où mademoiselle Marie quête aujourd'hui.

VICTOR.

Ah çà! mais, dites-moi donc, mon garçon, depuis quand êtes-vous de la maison ?

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

Il y aujourd'hui un mois.

VICTOR.

Et Rose... et Gertrude, qui étaient ici, il y a six semaines, à mon dernier voyage?

LE DOMESTIQUE.

Gertrude y est toujours, monsieur, mais Rose a manqué de respect à la mère de mademoiselle Thérèse et elle a été renvoyée.

VICTOR, très-étonné.

Ah !... (Regardant autour de lui.) Tiens, mais je ne remarquais pas, moi... Il n'y a pas que les domestiques; les habitudes, les meubles... tout est changé... Quel genre !

LE DOMESTIQUE.

Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

VICTOR, à lui-même.

Diable ! (Haut.) Ah !... c'est juste, vous ne savez pas... Victor... (Au domestique qui attend encore.) Victor Savard, professeur. (Le domestique sort par la droite.)

SCÈNE II

VICTOR, seul.

Qu'est-ce que ça veut dire? Un domestique mâle?... qui me demande mon nom et mes qualités !... Des meubles capitonnés et souriants qui me disent : « Asseyez-vous donc ! » Un piano ouvert... de la musique en désordre... Au lieu des bougies d'autrefois — bougies intactes, tristes, jaunes et raides comme des cierges — des bougies à demi-consumées... des bougies qui ont vu le feu !. . C'est invraisem-

blable. Il s'est passé quelque chose... Il y a eu une révolution... « et l'on a remis les pavés en place. »

SCÈNE III

VICTOR, MADAME DUPARC.

MADAME DUPARC, entrant par la droite avec beaucoup d'empressement. — Elle porte une robe de soie assez élégante.

Victor! mon gendre! à Paris.

VICTOR.

Quarante-huit heures... pour affaires... en garçon...

MADAME DUPARC.

Ma fille, Anna, va bien?

VICTOR.

Énormément bien, grand'mère!

MADAME DUPARC, dans l'ivresse.

Grand' mère!... comment!...

VICTOR.

Cherchez-nous des noms de baptême, je vous expliquerai ça un autre jour.

MADAME DUPARC, s'attendrissant.

Ma fille!

VICTOR, la faisant tourner sur elle-même.

Ah çà, mais... belle-maman... je vous trouve splendide.

MADAME DUPARC.

N'est-ce pas?

VICTOR.

De la soie!...

Digitized by Google

MADAME DUPARC.

Cuite !

VICTOR.

Des volants tout autour... « Elle aura attrapé une place du nouveau gouvernement. »

MADAME DUPARC.

C'est un cadeau de Thérèse.

VICTOR.

De Thérèse ?... Le Pactole a donc fait un détour pour passer dans son secrétaire ?

MADAME DUPARC.

Ma foi... si ça continue...

VICTOR.

Quoi ?

MADAME DUPARC.

Elle s'est remise à la musique.

VICTOR.

Ah !

MADAME DUPARC.

René et Lucile l'ont présentée dans quelques maisons où elle a fait fureur.

VICTOR.

Ah !

MADAME DUPARC.

Et dans ce moment-*ici !*

VICTOR, la reprenant.

Ci !

MADAME DUPARC, sans s'interrompre.

Elle ne sait auquel entendre pour les leçons .. Depuis qu'elle les fait payer dix francs, ils veulent tous en prendre... Le monde est si drôle !

Digitized by Google

VICTOR.

Ah!...

MADAME DUPARC.

Elle a chanté hier ici... nous avions cinquante personnes.

VICTOR.

Ah! ah!

MADAME DUPARC.

Et elle y chantera encore dans huit jours.

VICTOR.

Ah çà! mais... et Lucile?

MADAME DUPARC.

Lucile est devenue bien gentille... elle accompagne partout Thérèse comme une véritable sœur... A la maison, elles s'entendent... que c'est un plaisir; jamais une discussion, jamais un mot plus haut que l'autre. On a pour moi des petits soins, des égards, des attentions et tout... enfin bref, nous sommes dans le paradis.

VICTOR.

Avez-vous fait un bail, au moins?

MADAME DUPARC.

Comment?

VICTOR.

Dame!... voyez Adam... « s'il avait eu un bail dans sa poche, l'infortuné! »

MADAME DUPARC.

Qu'il est bête!... Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre bonhomme de parrain...

VICTOR.

Il est mort?

MADAME DUPARC,

Pas du tout!... Il est rentré au bercail... Le cher homme

s'était retiré dans une jolie maison, bien saine, bien *airée*...

VICTOR, la reprenant.

Aé!

MADAME DUPARC.

Qu'il a auprès de Nice, une propriété assez *conséquente*...

VICTOR.

Oh!

MADAME DUPARC.

Où il récolte des figues, des oranges, de l'huile et tout... mais c'est égal, il s'y mourait de consomption!...

VICTOR.

Malgré les oranges?

MADAME DUPARC.

Alors Thérèse a eu pitié de lui et elle a obtenu que René lui ferait grâce, à la condition...

VICTOR.

Qu'il ne marcherait plus dans les plates-bandes du paradis? je comprends.

MADAME DUPARC.

Quoique ça... le pauvre monsieur... il a reçu un coup!... à cet âge-là... les blessures au cœur...

VICTOR.

C'est comme les fractures... ça ne reprend pas.

MADAME DUPARC.

Par exemple... il est devenu avec moi d'un confiant... C'est moi qui vais chez son agent de change... je touche ses revenus, ses rentes, et tout...

VICTOR, à lui-même.

Pourquoi *et tout?*

MADAME DUPARC.

Ah! que Thérèse a donc été sotte!...

VICTOR.

Mais René?...

MADAME DUPARC.

Quant à René... il a vingt ans... il est gai comme un pinson et il travaille comme un nègre.

VICTOR.

Mais c'est l'âge d'or, ma parole d'honneur... C'est égal je voudrais voir le contrôle !

SCÈNE IV

VICTOR, MADAME DUPARC, RENÉ, LUCILE, puis THÉRÈSE.

RENÉ, venant de la gauche.

Lui ?... ici !... quelle surprise !

VICTOR.

Moi-même.

LUCILE, venant du même côté. *

Tout seul ?

VICTOR.

Tout seul. (Bas à Lucile en lui tenant les mains). Oh ! oh !... voilà des yeux qui ont joliment pleuré, Lucile !

LUCILE, embarrassée.

Moi ?

THÉRÈSE, venant de la droite en grande toilette, allant à Victor.

Qu'est-ce qu'on me dit !... C'est un rêve, un conte des fées... Bonjour, prince Charmant... et pour combien de jours avec nous ?

* Lucile, Victor, René, madame Duparc.

VICTOR.

Deux jours. (A part) Elle est rayonnante, elle !

THÉRÈSE, voyant dans les mains de René quelques lettres qu'il a trouvées sur le piano.

Oh ! mon pauvre René, qu'est-ce que tout cela ?... Vous avez l'air d'un facteur qui fait sa distribution... des lettres !

RENÉ.

Voyez donc ce que c'est. (Il les donne à Thérèse qui les ouvre. — Mouvement de Lucile qui passe inaperçu pour tout le monde.)

RENÉ, à Victor.

Et quel bon hasard t'amène ?

VICTOR.

Je marie ma veuve... la perruche inconsolable.

LUCILE, s'efforçant de prendre part à la conversation.

Athénaïs ?

VICTOR.

Je lui ai trouvé son numéro deux... Nous revoilà enfin seul dans notre vagon. — Mais la journée d'aujourd'hui est à moi.

THÉRÈSE.

Très-bien... Je la confisque et nous vous emmenons.

VICTOR.

Comment ?

THÉRÈSE.

Notre chère petite Marie quête aujourd'hui pour l'œuvre de la Sainte-Enfance.

MADAME DUPARC.

Dont elle est dame patronnesse...

RENÉ.

Et tu la verras... elle est ravissante avec sa toilette... un véritable petit ange de charité... Mais je suis fâché, Thérèse que vous ne vous soyez pas arrangée pour chanter à cette solennité... C'eût été une véritable bonne fortune pour tout le monde.

Digitized by Google

THÉRÈSE, en riant.

Détestable flatteur !...

RENÉ.

Car tu sais, nous avons des succès fous ! (A Thérèse.) Qué disent ces paperasses?

THÉRÈSE.

Oh ! rien... des invitations... quelques lettres d'excuse, des personnes qui n'ont pas pu venir hier entendre ma délicieuse voix... mille choses polies pour toi, Lucile... et pour moi des regrets, très-bienveillants. (A Lucile.) Veux-tu voir ? (Elle lui donne une lettre.)

LUCILE.

Merci ! (Elle froisse la lettre sans la lire.)

SCÈNE V

LES MÊMES, DESFUGERAIS.

DESFUGERAIS, entrant par le fond.

Mon cher René, on vient d'apporter à l'instant ces deux boîtes pour vous.

RENÉ, les prenant des mains de Desfugerais.

Merci, parrain ! (A Thérèse.) Tenez, prima donna, voici un bracelet qui vous restera comme un souvenir de cette belle et bonne journée... — Lucile, voici le pareil. (Il donne un bracelet semblable à Lucile.)

DESFUGERAIS. *

Il est magnifique !

MADAME DUPARC.

Et contrôlé !

THÉRÈSE, à René.

Toujours des folies !

Victor, Lucile, René, madame Duparc, Thérèse, Desfugerais.

Digitized by Google

MADAME DUPARC, à Lucile. *

Voyons... Oh ! prends donc garde, Lucile... tu l'abîmes, (Elle prend le bracelet, l'arrange et le remet dans son écrin.)

THÉRÈSE, à Lucile.

N'est-ce pas, c'est trop beau, et une autre fois...

RENÉ. **

Bah !... quand on est heureux... (A Victor.) Car tu sais... je travaille !

VICTOR.

Et tu es content de toi?

RENÉ, montrant Thérèse.

On est content de moi... ce qui vaut mieux.

VICTOR.

Ah ! ah !...

THÉRÈSE.

Vous verrez sa nouvelle toile... c'est plein de grandeur et de sentiment... n'est-ce pas, Lucile?

LUCILE.

Oui... oui...

THÉRESE, à Desfugerais, lui tendant son bras pour qu'il lui mette son bracelet.

Attachez-moi donc cela, parrain.

DESFUGERAIS, très-empressé et très-ému.

Moi ?... certainement...

RENÉ.

Ah çà, est-ce qu'il n'est pas l'heure de partir ?

THÉRÈSE.

Je suis prête. (Elle remonte du côté du piano.)

* Madame Duparc, Lucile, Desfugerais, René, Thérèse, Victor.
** Lucile, madame Duparc, Desfugerais, Thérèse, René, Victor.

RENÉ.

Splendide même !... Charmante toilette... Et vous, Lucile ?

LUCILE.

Mais... moi aussi... vous voyez.

RENÉ.

Oh ! ma chère amie... ce n'est pas raisonnable de vous habiller d'une façon aussi lugubre... aussi sévère... Pensez donc que vous allez vous trouver au milieu de cinquante femmes qui auront toutes la joie au front... et le sourire aux lèvres... et tout cela ne rit pas... ça pleure.

LUCILE.

On s'habille un peu selon son humeur... et la mienne...

VICTOR, à part.

Pauvre Lucile ! (Thérèse qui est debout devant le piano, y fait quelques préludes.)

RENÉ.

Allons, soit !... Thérèse, chantez donc quelque chose à Victor pendant que je vais m'habiller.

THÉRÈSE.

Moi ! (Lucile reste seule sur le devant. — Les autres personnages se groupent autour du piano.)

RENÉ, accoudé au piano, à droite.

Du Rossini ?... du Mozart... ou du Schubert ?... (A Victor.) Oh ! mon cher, elle chante l'*Ave Maria*, l'*Adieu*... (Fredonnant.) « Voici l'instant suprême ! » c'est à vous tirer des larmes... N'est-ce pas, Lucile ? N'est-ce pas, parrain ?

DESFUGERAIS, accoudé à la gauche du piano, avec feu.

Ah ! oui... oui... l'*Ave Maria*... l'*Adieu*... ah !...

RENÉ.

Nous écoutons.

THERÈSE, quittant le piano.

Oh ! ma foi, non... il me faut le public ou la solitude... Allez vous apprêter.

RENÉ.

Ce n'est pas aimable.

THÉRÈSE.

Vous trouvez ?...

LUCILE, à part.

Oh !... j'étouffe !

THÉRÈSE.

Parrain, me donnez-vous le bras jusque chez moi ?... je vais mettre mon chapeau.

DESFUGERAIS, avec empressement.

Le bras ?... Comment donc !

RENÉ.

A tout à l'heure. (Il sort par la gauche.)

MADAME DUPARC, à Victor.

Vous voyez... quelle entente

VICTOR, avec ironie.

Oui... oui... oui... oui !

THÉRÈSE, sortant par la droite.

Viens-tu, maman ?

DESFUGERAIS, bas à Thérèse.

Méchante !

(Thérèse, madame Duparc, Desfugerais sortent par la droite.)

SCÈNE V

LUCILE, VICTOR.

(Long moment de silence et d'embarras entre Lucile et Victor.)

LUCILE, laissant éclater sa douleur et se jetant sur la chaise à gauche de la table.

C'est trop souffrir !... c'est trop !...

VICTOR.

Lucile !

LUCILE.

Vous avez vu ?... vous avez compris ?

VICTOR, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Mais, je ne m'explique pas...

LUCILE.

Ce qui s'est passé depuis un mois...

VICTOR.

En effet...

LUCILE.

J'ai entrepris une lutte impossible avec Thérèse... Elle m'a dit audacieusement un jour : « Je commanderai chez toi... » — Elle y commande ?

VICTOR.

Et vous supportez ?

LUCILE.

Ah ! j'ai voulu me révolter, mais j'étais sans armes... sans preuve... Accuser Thérèse si elle n'était pas coupable, c'était en faire une victime... Laisser éclater un soupçon si René était innocent, c'était perdre à jamais l'affection de mon mari... je me résignai donc au silence... et je résolus de triompher à force de patience et de dignité... mais bientôt je vis se dresser devant moi une autorité rivale qui devait partout et toujours faire plier mon autorité légitime... et cette influence minant, creusant, détruisant sans cesse, se retrouvait traîtreusement blottie dans tous les détails de l'existence... dans les questions les plus futiles et les plus graves du foyer domestique... dans les paroles de mon mari... comme dans les jeux et les idées de mon enfant. Lutte cruelle, je vous jure !... bataille poignante... que je perds, que j'ai perdue, malgré la sainteté de ma cause !

VICTOR.

Lucile !...

LUCILE.

Ah ! je vous le dis... je suis vaincue, je suis épuisée... je n'ai plus que des larmes...

VICTOR.

Pauvre femme !

LUCILE, se levant.

J'ai eu des torts... je le sais... mais ils ne méritaient pas ce châtiment !

VICTOR.

Des torts?

LUCILE.

Je n'ai pas compris René... c'est vrai... je n'ai pas eu ces paroles qui attirent et ces regards qui brûlent... je n'ai pas eu le secret de ces émotions factices ou réelles qui enivrent... Je n'ai pas su, comme Thérèse, m'unir aux enthousiasmes de René... J'ai été une honnête femme, voilà tout... ce n'est pas assez !

VICTOR.

Et vous renoncez ?...

LUCILE.

Oh ! le mal est irréparable, allez ! je le sens là !

VICTOR.

Eh bien, je vous dis, moi qu'il ne l'est pas... mais qu'il peut le devenir... et alors vous aurez beau faire de nouvelles concessions, vous ne satisferez personne... Donnez un peu, puis davantage... donnez tout à ces empiétements des parentés subalternes et intimes... honneur, fortune... jusqu'à ce que vous ayez donné votre place, votre existence, vous serez enviée et maudite... et le scandale que vous fuyez par pudeur viendra tôt ou tard à vous, si vous ne marchez pas résolûment à lui.

LUCILE.

Vous voulez ?...

Digitized by Google

VICTOR.

Notez bien que je ne vous conseille ici ni le bruit d'un procès, ni le ridicule d'un esclandre... mais j'estime que votre droit, votre devoir surtout est de demander une explication loyale à votre mari.

LUCILE.

A René?

SCÈNE VI

LUCILE, RENÉ, VICTOR, THÉRÈSE.

RENÉ, venant de la gauche.

Me voilà prêt.

THÉRÈSE, venant de la droite.

Lucile, quand tu voudras... (Elle ajuste sa toilette devant la glace qui est au-dessus de la cheminée.)

RENÉ, remarquant l'embarras de Victor et celui de Lucile.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

VICTOR.

Mais rien, tu vois... nous causions, et... (Il s'éloigne.)

RENÉ.

Des larmes? toujours!...

LUCILE.

Moi?

RENÉ.

Les yeux rouges .. les traits bouleversés... Qu'est-ce qu'il y a encore?

LUCILE.

Rien...

RENÉ.

Rien... toujours rien... Ah! vraiment, Lucile, je vous

Digitized by Google

avouerai que, depuis quelque temps, vous avez adopté un système de mutisme et d'air résigné que je ne comprends pas... Je ne suis pas un tyran, moi... vous n'êtes pas une victime...

LUCILE. *

Je vous assure...

RENÉ.

Êtes-vous souffrante ?

LUCILE.

Non... (Thérèse s'assied à droite sur le canapé.)

RENÉ.

Eh bien, alors, ma chère Lucile, permettez-moi de vous dire que le mariage est une association où chacun doit apporter sa part de fidélité et d'économie, soit ! mais aussi sa part de joie et de sourire... et que si l'un de ces devoirs est d'un ordre moins élevé que l'autre, il n'en est pas moins un devoir !

LUCILE, ayant peine à contenir son indignation.

Un devoir !...

RENÉ.

Mais, sans doute...

LUCILE.

Et c'est vous, René, qui prononcez ce mot ?

RENÉ.

Pourquoi donc pas ?

LUCILE.

Un devoir !... mais le vôtre ?

RENÉ.

Le mien ?

LUCILE.

Le vôtre, ne serait-il pas d'entourer de respect, votre enfant ?... votre femme ?

* Lucile, René, Victor au fond, Thérèse à la cheminée.

RENÉ.

Que voulez-vous dire ?

LUCILE.

De défendre l'honneur du foyer contre tous, et contre vous-même ?

RENÉ.

Je ne vous comprends pas.

LUCILE.

Ah ! vous m'y forcez !... Je voulais me taire... je voulais étouffer en moi ces douleurs et ces misères... et vous ne voulez pas... vous ne*... Ah ! vous m'avez donc crue, tous deux, bien aveugle ou bien lâche !...

THÉRÈSE, se levant.

Que croit-elle donc ?

RENÉ.

Madame !...

LUCILE.

J'ai craint le scandale... voilà tout...

RENÉ.

Le scandale ?...

LUCILE.

Mais, j'ai eu tort d'abriter toutes ces hontes derrière ma réputation d'honnête femme. J'ai manqué de vrai courage... Maintenant donc plus d'hésitations... plus de terreurs... à chacun son nom et son rôle... Je ne suis plus la femme qui tremblait... Je suis l'épouse outragée qui demande justice... Je suis mère... et je me dresse indignée entre ma fille et vous, pour lui cacher les audaces de la maîtresse et les faiblesses de l'amant !

THÉRÈSE.

Lucile !

RENÉ.

Vous calomniez !...

* René, Victor au second plan, Lucile, Thérèse.

LUCILE.

Plût à Dieu!

RENÉ.

Et vous rétracterez sur-le-champ.

VICTOR.

René!

LUCILE.

Oh! de grand cœur!.... mais une preuve... il me faut une preuve... — Qu'elle s'en aille!... Va-t'en, Thérèse, va-t'en — et je crois tout — et je te demande pardon... à genoux... à genoux!

THÉRÈSE.

A l'instant même... Adieu!

VICTOR.

Bien!

RENÉ.

Mais aux yeux de tous... aux siens... ce serait avouer... Vous ne partirez pas, Thérèse... vous ne partirez pas!

LUCILE.

Vous choisirez donc alors entre nous... Elle d'un côté... ma fille, et moi de l'autre...

VICTOR.

Marie!...

RENÉ.

Mon choix est fait, madame, mais je vous réponds bien que vous ne me séparerez pas de mon enfant.

LUCILE.

Venez, Victor, venez! (Elle sort par la droite, Victor la suit.)

Digitized by Google

SCÈNE VII

THÉRÈSE, RENÉ.

RENÉ.

Pardon, Thérèse, pardon... c'est moi qui vous ai valu cette insulte... c'est moi qui vous ai exposée à cette calomnie.

THÉRÈSE, à elle-même.

Ainsi, j'aurai brisé mon cœur pour qu'il n'y restât rien de cet amour... j'aurai été honnête enfin... comme si je n'aimais pas, moi... pour être calomniée à ce point.

RENÉ.

Eh bien! soit .. j'accepte cet outrage, car il nous est commun .. et il me délie du serment que j'avais fait de marcher droit et ferme dans la voie du devoir.

THÉRÈSE.

René!

RENÉ.

Elle m'accuse? elle a raison... Elle me croit coupable? je le suis et avec bonheur... avec ivresse. Je vous aime, Thérèse!

THÉRÈSE.

Taisez-vous!

RENÉ.

Depuis un mois, cet amour est là grandissant, étouffé, combattu comme autrefois le vôtre, Thérèse! ... Oh! que vous avez dû souffrir!

THÉRÈSE, à elle-même.

Oui!

RENÉ.

Eh bien, puisque Lucile a rompu le dernier lien qui retenait notre amour... laissons-lui donc prendre son essor et s'élever aux pures régions où il peut vivre.

Digitized by Google

THÉRESE, à elle-même.

René !

RENÉ.

Car cet amour-là n'est pas de ceux qui se contentent d'un de ces arrangements honteux et bâtards qui satisfont les cœurs timorés et vulgaires... Ce qu'il lui faut... c'est le grand jour... c'est l'espace... c'est la liberté !

THÉRÈSE.

Oh ! vous n'y pensez pas, vous n'avez pas réfléchi... Vos devoirs... les miens... le monde...

RENÉ. *

Le monde jette son mépris à ces amours de contrebande qui traînent misérablement leur bonheur sous le toit conjugal, mais il suit d'un regard envieux les amours altiers qui s'envolent et qui planent au-dessus de lui.

THÉRÈSE.

Jamais... non jamais...

RENÉ.

Thérèse !...

THÉRÈSE, résolûment, après un silence.

René, donnez-moi vos deux mains et regardez-moi bien en face; ** vous m'aimez, je le crois ; je vous aime, je le dis bien haut et je suis fière de sentir votre pensée rayonner autour de moi et m'envelopper comme d'une atmosphère vivifiante... Sous vos regards, je me sens belle, des bouffées d'orgueil illuminent mon visage... et rien au monde, rien ne peut empêcher cette union mystérieuse de deux âmes qui défient toutes les lois humaines.

RENÉ, se levant.

Oh ! non... rien !...

THÉRÈSE.

Mais savez-vous bien quelle lutte vous entreprenez? quelle tâche vous acceptez ?

* René, Thérèse.
** René assis près de la table à gauche, Thérèse debout.

RENÉ.

Moi ?

THÉRÈSE.

Pas de surprise, René... pas d'entraînement!... Regardez bien ce que vous quittez et envisagez résolûment l'avenir. Cet état de révolte contre les lois du monde a ses jours de triomphe et ses jours de défaite... J'aime... mais saurai-je aimer ? mon amour n'aura-t-il pas ses craintes et ses tyrannies ?

RENÉ.

Je les adorerai !

THÉRÈSE.

J'ai trente ans, René... je n'ai plus que quelques années de jeunesse... de beauté... et après ?...

RENÉ.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Ah ! prenez garde, en vérité, car je le sens, mon amour est fatal, il en est temps encore... Chassez-moi... et je pars. (Elle remonte.)

RENÉ. *

Jamais, Thérèse... jamais ! ma vie est à vous... votre existence m'appartient tout entière... et sagesse ou folie, je vous ai... je vous garde !

THÉRÈSE, après l'avoir regardé fixement.

Eh bien ! que je sois la dernière des femmes aux yeux du monde, si pour vous je suis la première... que m'importe !... Mais partons, car ces murs me pèsent... et si je suis coupable... je veux l'être loyalement... je veux l'être sans bassesse ni pour vous ni pour moi...

RENÉ.

Viens !

* Thérèse, René.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE, en blanc, avec une bourse de quêteuse à la main entrant par le fond.

THÉRÈSE. *

Elle !

RENÉ.

Marie !

MARIE.

Père... qu'as-tu donc ?

RENÉ.

Moi ?... rien...

MARIE.

Et toi aussi... ma bonne Thérèse...

THÉRÈSE.

Non... non...

MARIE.

Pourquoi donc n'êtes-vous pas venus ?

RENÉ.

Mais... tu sais...

MARIE.

Cela m'a fait bien de la peine.

THÉRÈSE.

Ah !... C'est... terminé... tu reviens de...

MARIE.

C'était si beau... si grand !...

THÉRÈSE.

Oui... oui...

* Thérèse, Marie, René.

Digitized by Google

MARIE.

L'autel avec toutes ses lumières !... l'orgue... les chants... et tout ce monde pieusement recueilli... Ah !... j'ai bien prié pour ton bonheur, mon bon père !...

RENÉ.

Ah ! pour...

MARIE.

Et pour le tien aussi, ma Thérèse.

THÉRÈSE.

Merci, chère enfant, merci...

MARIE.

Mais... je me suis trouvée bien seule à la fin... Maman pleurait. . et moi... et moi, j'étais comme honteuse... de me voir ainsi abandonnée... (Laissant échapper ses pleurs.)

RENÉ.

Abandonnée !...

MARIE.

J'avais les yeux pleins de larmes !... (Elle se jette dans les bras de son père.)

RENÉ, la pressant contre lui.

Pauvre chère enfant ! (Ils sont assis sur le canapé.)

THÉRÈSE, à elle-même.

Ah ! quelle folie !... Quel crime à racheter !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LUCILE et VICTOR, puis MADAME DUPARC et DESFUGERAIS.

VICTOR, à Lucile en lui montrant Marie dans les bras de son père; ils entrent par le fond.

Voyez !...

Digitized by Google

LUCILE, s'élançant vers sa fille.

Marie !...

MARIE, allant au-devant de Lucile et la ramenant vers le canapé.

Mère... Enfin !... je vous ai tous les deux. (Elle tient son père et sa mère embrassés.)

VICTOR.

Allons donc !... la glace est rompue.

DESFUGERAIS, attendri en contemplant ce tableau.

Ah ! les enfants... la famille !

THÉRÈSE, frappée d'une idée en regardant Desfugerais.

Lui !

MADAME DUPARC, à Thérèse.

Quoi donc ?

DESFUGERAIS, à Thérèse.

Si vous aviez voulu...

THÉRÈSE, faisant un grand effort sur elle-même.

Monsieur Desfugerais, je suis souffrante... j'ai besoin de changer d'air... de me dépayser un peu et je crois que le climat de la Provence...

DESFUGERAIS, avec beaucoup d'empressement.

Vous serait comme à moi très-salutaire ?

MADAME DUPARC.*

Sans doute...

THÉRÈSE.

Et si vous vouliez le permettre...

DESFUGERAIS, enchanté.

Comment donc... la propriété... le propriétaire...

* Madame Duparc, Thérèse, — Victor au second plan, — Desfugerais, Lucile, Marie, René sur le canapé.

Digitized by Google

VICTOR, bas.

Bien!

LUCILE, qui a compris la résolution de Thérèse, se levant et faisant passer Marie devant elle.

Il me semble, Marie que tu n'as pas embrassé ta tante.

RENÉ, serrant la main de Lucile.

Lucile !...

THÉRÈSE, à Lucile

Merci !... (A Marie, en l'embrassant avec effusion.) Va, tu auras une dot, chère enfant...

MARIE.

Ma tante !

THÉRÈSE.

Tu auras une dot, je te le promets !

FIN.

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, rue Breda 15,

Digitized by Google